

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(II. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Les grâces de Marie Auxiliatrice et les règles pour les divulguer légitimement — Le mois de mai — Lettre salésienne de l'Uruguay — Voyage de nos Missionnaires — Conférence de Dom Bosco à Toulon — Dom Bosco à Nice — Biographie de Sœur Virginie Magone — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — La Patagonie et les Terres australes du Continent américain — Un officier reconnaissant — Châtiment d'un blasphémateur — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

surpassèrent en cette circonstance. Mais le discours qui nous impressionna le plus vivement, fut celui que prononça le 13 juin, cinquième jour de l'Octave, Sa Grandeur, Monseigneur Lorenzo Gastaldi, alors Evêque de Saluces, et aujourd'hui Archevêque de Turin. Témoin oculaire de quelle manière merveilleuse avait commencé cet admirable temple qui fut ensuite terminé en guère plus de trois années, dans le lieu même où peu auparavant on ne voyait qu'un champ stérile; instruit des aumônes que les fidèles y avaient apportées, des faveurs et des bénédictions nombreuses obtenues de Dieu par l'intercession de Marie, invoquée sous le titre de *Secours des Chrétiens*, l'orateur sacré, dans un admirable exorde, jetant les regards sur la majestueuse coupole qui le dominait en ce moment, et les promenant ensuite sur les murs gigantesques de cet édifice où se trouvaient réunis des milliers de fidèles suspendus à ses lèvres, laissa échapper ces paroles mémorables: *Où, chaque pierre, chaque brique de cette Eglise marque une grâce de Marie Auxiliatrice* (1).

LES GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE ET LES RÈGLES POUR LES DIVULGUER LÉGITIMEMENT.

Nous avons encore présentes à la mémoire les grandes fêtes, célébrées au mois de juin de l'année 1868, à Turin, à l'occasion de la Dédicace du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Le concours d'un peuple immense; la musique qui avait quelque chose de céleste; les magnifiques décorations qui transportaient l'âme au séjour des immortelles splendeurs; les majestueuses fonctions, honorées pendant huit jours, de la présence de six Evêques du Piémont, sont choses qui ne s'oublieront jamais plus.

Durant ces huit jours de solennité, les Evêques de Casale, de Mondovi, d'Albe et de Ptolémaïs firent retentir l'auguste Temple des louanges de Marie, avec une éloquence qui n'avait d'égaux que leur piété et leur doctrine; on peut dire que Monseigneur Galletti, Monseigneur Ferré, Monseigneur Ghilardi, Monseigneur Balma se

(1) Dans un livre imprimé ces jours derniers, ayant pour titre: *Rimembranza di una solennità in onore di Maria Ausiliatrice*, au chapitre XVII, page 61, nous trouvons ainsi résumé le discours de Monseigneur Gastaldi: « Il commença par exprimer son étonnement en voyant la nouvelle Eglise élevée à la Mère de Dieu, là où auparavant on ne voyait qu'une terre sans rapport. Puis il raconta brièvement l'histoire des Oratoires pour les jours de fêtes et de la Maison de Valdocco qu'il vit naître et croître sous ses yeux. Faisant ensuite connaître le but des Oratoires et de la Maison qui y est annexée, il parla de la nécessité de donner une éducation religieuse à la

Eh ! bien, cette Vierge puissante et pieuse, qui, par une série de prodiges, avait inspiré à ses enfants de lui élever cet édifice sacré, continua, les années suivantes, à dispenser ses bienfaits et à se montrer le vrai secours, la vraie consolation des chrétiens. Aujourd'hui, les grâces qu'elle a repandues sur ses dévots sont arrivées à former un nombre tel que, si la parole de Monseigneur Gastaldi en 1868, pouvait être considérée par quelques-uns comme une expression oratoire, et une sublime hyperbole, actuellement on doit la regarder comme une pure vérité.

Témoins des nombreux prodiges, rapportés par des personnes sages et craignant Dieu ; témoins des sacrifices et de la générosité de ceux qui nous les attestaient de vive-voix ou par écrit ; le plus souvent, témoins oculaires, nous ne pouvions tenir cachés les effets de la Toute-puissance divine, les preuves de la bonté maternelle et de la puissante protection de Marie, à l'avantage de l'humanité souffrante. Les taire, c'eût été, dans ce cas, se rendre complice des hérétiques, qui méconnaissent le pouvoir de la Sainte Vierge en notre faveur ; c'eût été se montrer insoucians de la gloire de Dieu et de son auguste Mère ; c'eût été mépriser la parole de l'Esprit-Saint qui fit écrire que c'est une chose louable de révéler et d'annoncer les œuvres de Dieu, afin que chacun, les connaissant, lui en rende un tribut d'adoration et de louanges : *Opera Dei revelare et confiteri honorificum est* (1). C'est pourquoi, chaque année, soit dans le *Bulletin Salésien*, soit dans de petits opuscules écrits dans ce but, nous en avons publié plusieurs, choisis entre les milliers qui nous étaient rapportés. Cette publication a toujours été favorablement accueillie des pieux fidèles, et a servi à exciter dans le peuple chrétien une plus grande confiance et un plus tendre amour envers la T. Sainte Vierge ; elle a contribué à gagner des âmes à Dieu, qui s'en étaient éloignées, et de nombreuses félicitations nous ont été adressées de toutes parts.

Cependant, nous devons le dire, à l'honneur du vrai : Ces publications n'ont pas eu l'approbation de tous. Il en est qui cherchèrent à en arrêter le cours, d'abord en déclarant que les récits qui s'y trouvaient

contenus ne méritaient pas même une foi *humaine*, puis en nous accusant de violer les lois sacrées de l'Eglise. On fit cela certainement avec bonne intention, du moins nous voulons le croire, mais nous n'en fûmes pas moins obligés de nous défendre, et de cette défense il résulta pour nous un très-grand bien. Tant il est vrai de dire que le mal n'est pas toujours nuisible. La preuve c'est que cette dénonciation nous mérita de l'autorité compétente une instruction solennelle, qui nous combla de joie, car nous y apprîmes que nous nous étions toujours conformés à la saine doctrine, et que les accusations dirigées contre nous étaient sans fondement.

Comme très-prochainement, il va paraître un nouvel opuscule contenant les grâces obtenues par l'invocation de Marie Auxiliatrice, afin de lui préparer la voie, nous exposerons ici la doctrine de l'Eglise, et les règles à suivre relativement à ces sortes de publications. Nous démontrerons en même temps que nous les avons toujours observées, et que nous les observerons toujours ; afin que chaque fidèle chrétien puisse lire ces récits en pleine confiance et tranquillité de conscience.

Avant tout, il faut observer que, dans l'Eglise de Dieu, il n'appartient qu'aux Evêques d'examiner dans les formes canoniques, et d'approuver de leur autorité les *nouveaux miracles*, que l'on dit avoir été opérés par la Puissance divine, ou par l'intercession de la Sainte Vierge ou des Saints. Mais l'enquête formelle et l'approbation de chaque fait merveilleux en particulier, ne sont pas toujours opportunes, ni faciles. Bien souvent ces faits sont plutôt le résultat de la grâce que d'un miracle vrai. D'un autre côté, l'examen *très-exact* et *très-sévère*, qui exige l'interrogatoire des témoins sur chacun des faits, serait le plus souvent dispendieux, et difficile, pour ne pas dire impossible. Par exemple, dans notre cas, des nombreuses relations qui nous sont transmises, on constate que les fidèles obtiennent des grâces de Marie Auxiliatrice dans leurs pays même, séparés quelquefois les uns des autres par des centaines de lieues. Et en effet, nous voyons des personnes favorisées de la Sainte Vierge dans les Diocèses d'Acqui, d'Albe, d'Asti, de Casale, de Côme, de Faenza, de Florence, de Gènes, de Milan, de Novare, de Piacenza, de Pinérole, de Saluces, de Siène, de Tortone, de Ventimiglia, de Vercelli, de Vigevano, dans la Sardaigne, en Suisse, en France,

jeunesse, éducation qu'on ne peut trouver que dans l'Eglise Catholique. Enfin il encourageait les Collaborateurs à persévérer dans les bonnes œuvres qu'ils avaient entreprises, et excitait la foule immense des auditeurs à soutenir et à favoriser cette institution, qui leur mériterait la bénédiction de Dieu et la reconnaissance des hommes. » Magnifiques paroles qu'on ne devrait jamais oublier.

(1) Tob. XII. 7.

et jusqu'en Amérique, comme les Etats-Unis et la République Argentine. Or, je le demande, comment procéder à l'examen *très-exact* et *très-sévère* de tant de faits survenus dans des parties du monde si diverses et si éloignées? Qui supporterait les énormes dépenses de longs voyages pour tant de personnes à interroger et à examiner juridiquement? Prétendre ensuite qu'on ne doit point publier de telles grâces, ni les croire d'une foi même *humaine*, avant qu'elles n'aient été *très-exactement* et *très-sévèrement* examinées et approuvées par le Saint-Siège ou par l'Evêque du lieu, ne serait-ce pas vouloir précisément qu'on ne les publiât jamais, ou qu'on les divulguât comme autant de fables? La Sainte Eglise n'a jamais donné ni pratiqué cet enseignement. Pour publier des faveurs même extraordinaires, obtenues par l'intercession de la Sainte Vierge, il n'est point nécessaire de recourir à un examen *très-exact* et *très-sévère*, ni à une formelle et authentique approbation de chacune d'elles, mais seulement à l'examen et à l'approbation du livre en général, qui les contient, donnée par l'Evêque ou par un autre choisi pour cet office.

Ceci posé, quelle est la règle à suivre pour l'autorisation à donner à ces publications? La même qui est prescrite par le Décret de la Sacrée Inquisition du 23 Mai 1668, pour les faits prodigieux des Serviteurs de Dieu. Le doute ayant été émis, si, avant de publier des livres contenant les actions, les miracles, les révélations d'une personne morte en odeur de sainteté, on devait exiger des Evêques l'approbation des susdits miracles, la S. Inquisition répondit que, pour de semblables publications, l'approbation de chacune des actions, des révélations, comme aussi de chacun des miracles n'était point nécessaire, mais seulement l'approbation du livre, avec la protestation de l'auteur, conformément à l'esprit des décrets d'Urbain VIII, 1625 et 1634. Ce qui équivaut à dire, que les Evêques peuvent, sans doute, préalablement revoir et approuver le livre, afin qu'il paraisse au jour exempt de tout ce qui serait contraire à la saine doctrine, et qu'il ne contienne rien d'étrange, de ridicule ou en opposition avec les règles communes d'une bonne critique; mais ils doivent s'abstenir de porter un jugement, de donner une approbation positive touchant la vérité des faits présumés miraculeux, qui y sont contenus, permettant seulement de les imprimer et de les publier comme autant de narrations appuyées

sur des preuves suffisantes de crédibilité humaine, lesquelles constituent une certitude morale, et avec la protestation de l'auteur, exigée par les Décrets cités plus haut.

Cette règle a été appliquée par la S. Congrégation des rites dans quelques-uns des derniers décrets en réponse à plusieurs demandes faites par des Evêques, sur des faits prodigieux d'apparitions et de révélations de la T. Sainte Vierge. On demandait à Monseigneur l'Archevêque de Saint Jacques du Chili, si l'apparition de la Sainte Vierge à Saint Pierre Nolasque, dans le chœur de l'Eglise de Barcelonne, est authentique, et si les livres qui en parlent comme d'un miracle peuvent se publier (1). La S. Congrégation répondit, le 16 février 1875: « Bien que la dite apparition n'ait pas été approuvée par le Saint-Siège, elle n'en a toutefois jamais été rejetée ni condamnée, mais laissée à la pieuse croyance des fidèles, lesquels, en les croyant d'une foi humaine, se conforment à une pieuse tradition, confirmée par des témoins et des monuments qui attestent le fait. En conséquence, Monseigneur l'Archevêque interrogé sur ce sujet peut faire de même; et rien n'empêche que, du moment qu'il s'agit d'une œuvre à livrer à l'impression, il y mette la déclaration et la protestation usitées en pareil cas, suivant les Décrets d'Urbain VIII, de sainte mémoire. »

Elle est à peu près identique la réponse donnée par la S. Congrégation, le 12 mai 1877, à des demandes faites par quelques Evêques d'Europe et d'Amérique, sur les événements miraculeux concernant spécialement les Sanctuaires célèbres de Lourdes et de la Salette. « De telles apparitions ou révélations, y est-il dit, ne sont ni approuvées ni condamnées par le Siège Apostolique, mais il est permis aux fidèles d'y croire d'une foi humaine, suivant la tradition qui s'y rapporte. Pour ce motif, les Evêques peuvent agir de même, après avoir fait la déclaration et la protestation d'usage, alors qu'il se traite d'une œuvre à divulguer, au moyen de la presse. »

C'est précisément ce qui se pratique dans tous les lieux et même à Rome. Dans les Sanctuaires bien organisés, on prend chaque jour, une note exacte des grâces, empreintes quelquefois des caractères du miracle, que les fidèles, en témoignage de reconnaissance, attestent d'avoir obtenues de la Reine du Ciel, et qu'ils confirment

(1) V. Bréviaire, 31 janvier.

encore en s'acquittant des vœux qu'ils avaient fait spontanément dans ce but. Quand ensuite le moment paraît opportun, on fait un choix parmi les relations enregistrées, qui offrent le plus de garantie, et on en compose des opuscules pour servir à l'édification générale, lesquels sont ensuite imprimés, après avoir été revus et autorisés par l'autorité ecclésiastique compétente. L'examen des livres est laissé à la prudence des Ordinaires et des examinateurs choisis par eux. C'est à eux qu'il appartient d'ajouter, de retrancher, de changer tout ce qu'ils jugent opportun ou inopportun pour la publication. Mais ceci est un examen tout à fait sommaire, qui est toujours plus facile, plus expéditif, et moins dispendieux qu'un examen juridique et sévère, comme il est prescrit pour l'approbation positive de la vérité de chaque miracle en particulier. Du reste, quand une ou plusieurs personnes honnêtes et dignes de foi, à la charge desquelles il n'existe aucune présomption contraire, déclarent personnellement et de science certaine, de vive-voix ou par écrit, d'une manière plus ou moins solennelle, d'avoir obtenu de la Sainte Vierge des grâces et des miracles, il nous semble que tous les chrétiens de bonne foi peuvent regarder ces témoignages comme autant de motifs de crédibilité.

Mais, et les incrédules et les libres penseurs que diront-ils? — Les incrédules et les libres penseurs rejettent également et tournent en ridicule les miracles les plus surprenants de la Puissance divine, alors même qu'ils sont appuyés sur les preuves juridiques les plus irréfragables, sans en excepter ceux qui sont consignés dans les Saintes Ecritures. On peut donc, à l'égard de ces infortunés suivre ce conseil : *Ne t'inquiète point d'eux, mais regarde et passe.*

Venant maintenant à notre cas ; dans les publications des grâces obtenues, faites jusqu'à ce jour, avons-nous toujours pratiqué cette doctrine de la Sainte Eglise, et observé les règles qu'elle prescrit à ce sujet? — Oui, nous les avons pratiquées et observées toujours. De 1868 à 1881, neuf opuscules ont été imprimés, contenant les récits de grâces, obtenues des fidèles par l'intercession de Marie Auxiliatrice, et tous les neuf portent l'approbation de l'autorité ecclésiastique de Turin, ou de Gênes, suivant qu'ils sortaient de la Typographie de l'Oratoire de S. François de Sales, ou de celle de S. Vincent de Paul, à Sampierdarena ; tous les neuf portent également au

commencement ou à la fin la déclaration ou protestation de l'auteur, comme elle est exigée par les Décrets que nous avons déjà cités. — Quoi encore? Les dits opuscules furent examinés à Rome par une personne chargée spécialement de ce soin, et cette personne attesta que, *dans l'ensemble et la substance, elle n'y avait rien trouvé de répréhensible* ; témoignage qui nous fut de grande consolation.

Mais les dons en argent et en objets précieux, qui affluent à l'Eglise de Marie Auxiliatrice, ne constituent-ils pas un *trafic honteux*, comme on a voulu le faire croire? — Non, fut-il répondu ; ces dons, comme témoignages des fidèles en reconnaissance des grâces reçues, ne ressemblent en rien à un trafic honteux. Etant des offrandes spontanées, inspirées par un pur sentiment de gratitude, on doit les considérer comme autant de preuves éloquentes de la vérité des faveurs reçues et affirmées. La bonté divine, dans tous les temps, a toujours eu pour agréables ces marques de reconnaissance et ces attestations données en vue de sa gloire et de l'édification de son peuple. Aussi, chacun peut admirer les nombreux ex-voto, et les riches offrandes qui se trouvent accumulés dans tous les Sanctuaires élevés en l'honneur de Marie ; comme aussi des peintures votives anciennes et modernes, représentant des guérisons et d'autres faits miraculeux, jusque dans les Sanctuaires les plus récents, comme ceux de Lourdes et de la Salette, érigés après une longue suite de prodiges et d'offrandes faites par les fidèles favorisés.

Il nous est donc licite et agréable tout à la fois de déclarer en terminant que, si, par le passé nous avons cheminé dans la droite voie, il en sera de même à l'avenir. Car, nous n'ignorons pas que le vrai moyen d'honorer Marie, notre généreuse Bienfaitrice, et notre douce Mère, c'est de nous montrer soumis aux prescriptions de la Sainte Eglise Catholique, qui nous a été donnée par son Fils pour notre guide et notre maîtresse.

LE MOIS DE MAI.

Pour nous conformer aux intentions du Père commun de la chrétienté, lequel, en accordant au monde catholique, l'incalculable faveur d'un jubilé, insiste pour que les fidèles adressent à Dieu de ferventes prières, afin d'en obtenir le retour de tant d'enfants égarés, et la paix à l'Eglise si cruellement persécutée, nous recommandons à nos

lecteurs de célébrer avec plus de piété et de dévotion que jamais, le prochain mois de mai. Il n'est aucun de nos Coopérateurs et Coopératrices qui ne sache qu'il est justement appelé le mois de Marie, parcequ'il est consacré à glorifier d'une manière spéciale cette Créature privilégiée, à laquelle le Seigneur prodigua de tels trésors de beauté, d'innocence et de sainteté, qu'après Dieu, on ne saurait en concevoir une qui lui soit supérieure.

Les pratiques que nous proposons pour bien sanctifier ce mois, sont de deux sortes; les unes générales, les autres particulières.

La première des pratiques générales est de bannir de notre cœur et du cœur de ceux qui nous sont chers, le péché mortel, et même le péché véniel de propos délibéré; car il est impossible d'honorer la Mère, si l'on offense le Fils. — La seconde est de prier, de travailler, de se récréer en union avec Marie, la priant d'offrir elle-même à Dieu toutes nos actions. Dans ce but, il sera bon de se figurer que Marie est là présente devant nous, qu'elle nous assiste, nous écoute, nous regarde, nous accompagne, et de lui adresser de temps en temps quelques oraisons jaculatoires, comme celle-ci : *Marie, Secours des Chrétiens, priez pour nous*, et surtout lorsque nous entendons sonner les heures, ou bien quand il nous arrive quelque chose d'heureux ou de malheureux. — En troisième lieu, s'approcher des Sacrements, chaque semaine, ou au moins le huit du mois, fête du Patronage de S. Joseph, le très-chaste époux de Marie, le vingt-six, Ascension de notre Seigneur, et le jour de la clôture.

Les pratiques particulières sont celles-ci : 1° — Entendre la Messe chaque matin, et y faire la sainte Communion si c'est possible; 2° — Prendre part à toutes les fonctions qui ont lieu généralement à cette occasion, à peu près dans toutes les églises; 3° — Établir dans l'endroit le plus convenable de son habitation, un petit autel surmonté d'un tableau ou d'une statue représentant la Vierge, l'orner du mieux qu'on peut, et ensuite chaque soir, toute la famille étant réunie autour de la petite chapelle, réciter en commun quelque prière, par exemple, la troisième partie du Rosaire, ou les litanies, ou au moins 7 *Ave Maria*. S'il y a dans la maison, de petits garçons ou de petites filles, il sera très-avantageux de les charger eux-mêmes de l'entretien du petit autel, leur laissant le soin de l'orner des plus belles fleurs.

Cet hommage rendu à la Reine du Ciel par de petites créatures pleines d'innocence et de candeur, ne peut que lui être agréable, et contribuer à former à la piété ces jeunes cœurs, en les tournant de bonne heure vers Celle qui, comme une tendre Mère, nous répète sans cesse : *Si quis est parvulus veniat ad me* : Que l'enfant vienne à moi, et il trouvera la vie et le salut : *Et inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino*.

Bien-aimés Coopérateurs et Coopératrices, laissez-moi vous le répéter : pendant ce beau mois de mai, allons nous grouper nombreux dans les sanctuaires, et faisons en sorte d'y amener encore nos pères, nos frères, nos sœurs, nos enfants. Ne perdons pas de vue les devoirs que nous imposent

les circonstances et les dangers de l'heure présente; sachons que notre énergie pour le bien, vivifiée par la prière, aura une grande influence dans la lutte engagée entre les ennemis de la religion et ses défenseurs.

O Marie, auguste Reine du Ciel, Secours des Chrétiens, protectrice de tous les âges, de toutes les conditions, protégez-nous durant ce beau mois qui vous est consacré !

LETTRE SALÉSIEENNE DE L'URUGUAY.

Nos confrères américains sont aujourd'hui tellement surchargés de travail, et absorbés par leurs occupations, qu'ils ne trouvent même plus le temps de nous donner de leurs nouvelles, si ce n'est à de longs intervalles, contrairement à leurs habitudes d'autrefois. Les mois de janvier et de février étant pour eux un temps de vacances, ils auraient pu en profiter pour satisfaire leurs désirs et les nôtres, mais ils ont au contraire employé ce temps à se réunir dans les différentes Maisons de la Congrégation, établies en Amérique, pour vaquer aux Exercices Spirituels, et par ce moyen, secouer de leur esprit la poussière du monde, qui aurait pu s'y poser, renouveler leurs forces, et reprendre haleine pour la nouvelle année scolaire. Une lettre toutefois nous est parvenue, il y a peu de temps, de l'Uruguay; en voici le contenu.

Du Collège Pie de Villa Colon, 7 février 1881.

TRÈS-CHER PÈRE EN J. C.

Nous sommes réunis ici pour les saints Exercices Spirituels, donnés par D. Costamagna, notre cher Inspecteur, et par l'illustre Monseigneur Pierre Ceccarelli. J'aurais un tas de nouvelles à vous donner, toutes bonnes et consolantes; mais les moments de loisir, dont je puis disposer, sont si rares et si courts, que je ne pourrai toucher qu'en passant, chacun des points qui font l'objet de cette lettre. Voici donc en peu de mots.

Le 15 du courant, nous ouvrirons le nouveau cours académique, et grâce à Dieu, un grand nombre de jeunes gens s'y sont déjà fait inscrire. Avec l'aide puissante de Donna Sophie, nous avons surmonté la crise, et mis la main aux améliorations qui étaient indispensables. Je vous prie bien de lui écrire pour la remercier d'une si haute protection. C'est une sainte femme.

Les écoles de *Las Piedras* s'inaugureront le même jour. Rien n'a encore été publié touchant l'Œuvre de Marie Auxiliatrice, établie pour favoriser la vocation des jeunes adultes à l'état ecclésiastique, et néanmoins nous y avons déjà inscrit un bon nombre de jeunes gens, animés des meilleures dispositions, et faisant concevoir les plus belles espérances. Nous les acceptons en grande partie, gratuitement ou moyennant une pension bien modeste, mais en compensation, ils se prêtent volontiers aux besoins de la Maison et de la Paroisse, et étudient dans les heures qu'ils ont de liberté.

J'ai envoyé le jeune aspirant, au sujet duquel je vous ai écrit, à la Maison de Buenos-Ayres,

pour y faire son temps d'épreuve. Mais à dire vrai, cher Dom Bosco, il me paraît très-convenable que ce temps d'épreuve pût se faire ici dans l'Uruguay ; car les Orientaux ne vont pas volontiers à Buenos-Ayres, à raison de certaines antipathies de nationalité, fortement enracinées. De plus, chaque voyage ne coûte pas moins de cent francs, et j'ai pu me convaincre par ma propre expérience, que nous aurons toujours ici un bon nombre de vocations à éprouver.

Le mois dernier je suis allé à *S. Nicolas* pour tenir compagnie à Dom Costamagna, qui donnait les Exercices Spirituels aux confrères. Le personnel un peu renforcé par l'adjonction de quelques instituteurs, il y a tout lieu d'espérer que ce Collège, qui promet beaucoup, obtiendra, particulièrement cette année-ci, un succès merveilleux.

Quittant *S. Nicolas*, je m'embarquai à Buenos-Ayres pour me rendre dans la colonie du *S. Sacrement*. Traversant ensuite une immense étendue de terre, je passai par le Rosaire et Saint José, et descendis à *Las Piedras* et à Colon. J'ai entrepris ce voyage avec l'intention d'étudier le terrain propre à nos œuvres. Sachez donc, cher Père, que, sur le territoire du Rosaire Oriental, il s'est fondé une colonie des plus florissantes, formée de Piémontais, originaires des vallées de Pinérol et de Cunéo ; mais malheureusement les Vaudois y dominent. Ceux-ci ont construit un temple, ont un ministre protestant, et font une propagande enragée. Les Catholiques ont jeté les fondations d'une chapelle, mais privés d'appui et de guide, ils l'ont laissée là. Sur les confins de cette nombreuse Colonie Piémontaise, il s'en est fondé une autre non moins grande, composée de Suisses et de Tyroliens, catholiques et protestants ; mais ici les catholiques ont le dessus. Ils ont fait bâtir une très-belle chapelle ; mais... depuis trois ans ils cherchent en vain un prêtre, qui sache parler l'allemand. Or, une petite Maison Salésienne sur ce point, ne serait pas seulement utile, mais nécessaire. Il suffirait de deux prêtres, assistés par deux instituteurs. Avec cela, on pourrait pourvoir aux besoins spirituels des deux Colonies, ouvrir des écoles, donner des missions, faire le catéchisme et autres choses semblables. La Colonie nous offre la chapelle et 300 francs par mois, alors même qu'il n'y aurait qu'un seul prêtre. De plus, l'Évêque m'a promis de l'ériger en Paroisse, et dans ce cas, nous pourrions compter sur d'autres ressources, au profit du Collège, et propres à empêcher la propagande de l'hérésie. Les Fils de *S. François de Sales*, du grand Apôtre du Chablais, auront-ils le courage de refuser cette entreprise ?

Du Rosaire, je passai à *S. José*. C'est la seconde ville de la République, après Montevideo, et c'est aussi la moins irréligieuse. Cependant, elle ne possède qu'une seule Eglise pour 12 mille habitants à l'intérieur, et 10 mille dans les environs. Il n'y a aucun Collège qui inspire quelque confiance aux gens de bien ; c'est pourquoi ceux-ci soupirent après les Salésiens, et les appellent de tous leurs vœux, dans l'espoir de conjurer le

fléau des écoles athées qui pullulent, et d'arrêter la corruption qui, en se répandant, portent partout la ruine. Pensez, cher Père, que rien n'est plus facile que d'ouvrir un petit Collège dans cette République. Ici, on n'exige ni patente, ni diplôme, ni aucune espèce de formalité. On ne demande ni latin, ni grec, ni littérature. Les écoles doivent être élémentaires et commerciales, et les matières d'enseignement se limitent à la grammaire, à la comptabilité, à la géographie et aux langues ; c'est là, à peu de chose près tout le programme. Pour ceux qui désirent s'engager dans des études plus relevées, il seraient envoyés au Collège Pie, lequel aurait par ce moyen une existence assurée, et un fort contingent d'élèves pour les cours supérieurs. Placé dans le centre de la ville, le Collège aurait encore un grand nombre d'externes. L'Oratoire des jours de fêtes attirerait tous les enfants, et en peu de temps, on obtiendrait d'immenses résultats pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Et les moyens nécessaires à l'exécution de ce projet ? — Avec l'aide de Marie, qui ne nous a jamais abandonnés, je chercherais à acheter le terrain et la maison, ce qui serait bientôt fait ; car une personne m'a promis dans ce cas de me prêter son appui et sa protection. Le personnel ne présenterait pas plus de difficulté. Si dans quatre mois, je pouvais avoir quatre professeurs et deux prêtres, je serais en état d'inaugurer les deux Maisons : La Colonie *Nueva Elvecia* et *S. José*. Ce sont des projets bien hardis, mais qui tournent tellement à la gloire de Dieu, qu'il y a tout lieu de croire que vous nous applanirez la voie, en faisant disparaître tous les obstacles.

Il y a encore un bon Curé de la République sur les frontières du Brésil, qui nous offre une maison pour nous, et une autre pour les Sœurs, avec tous les accessoires propres à rendre une habitation commode ; mais c'est un peu trop loin, et puis c'est assez pour le moment ; car nous avons déjà trop de viande au feu. Et vous, cher Père, obtenez-nous de Dieu les flammes d'un zèle ardent pour la faire bouillir.

Huit aspirants ont pris part avec nous aux Saints Exercices. *D. Costamagna* et Monseigneur *Ceccarelli* en sont très-contents.

Nous attendons avec une sainte impatience les nouveaux auxiliaires, que vous nous avez promis. Ce sera pour nous une vraie providence. Nous vous saluons tous du plus profond de notre cœur, et prosternés à vos pieds, nous vous demandons de nous bénir.

Votre affectionné fils en *J. C.*
LUIGI LASAGNA Prêtre.

VOYAGE DE NOS MISSIONNAIRES.

Donnons quelques détails sur le voyage de nos Missionnaires et de nos Sœurs, partis de Gènes pour Gibraltar, et de là au Cap-Vert ; ce sont eux-mêmes du reste qui nous les donnent dans les lettres suivantes.

De Gènes à Gibraltar.

Gibraltar, 14 février 1881.

CHER MONSIEUR D. RUA,

Comme vous le savez déjà, nous partîmes de Gènes, le 3 du mois courant au coucher du soleil; ceux destinés pour l'Uruguay et nous pour Urtrera, au nombre de 17, montés sur le bateau *Umberto I*, et ceux qui prenaient la direction de Buenos-Ayres et de la Patagonie, au nombre de 6, sur le *Sud America*. Nous fîmes nos adieux à ces derniers dans le port, parcequ'ils levèrent l'ancre deux heures avant nous, nous souhaitant réciproquement une bonne navigation. Le temps étant magnifique et la mer tranquille, nous entrâmes, le lendemain, dans le port de Marseille, aussi gais qu'à notre départ, sans avoir éprouvé le plus léger malaise. A Marseille, le bateau dut rester à l'ancre pendant trois jours; et nous obligés d'entrer dans le bassin, mis à sec, pour donner le temps de changer l'hélice. Le samedi matin (5) nous descendîmes à terre, et nous nous rendîmes aussitôt à notre Oratoire de Saint Léon, où, le soir même, arriva de Nice D. Bosco, parti de Gènes un jour avant nous par le chemin de fer. Nous passâmes un jour et une nuit dans notre Maison, et Dom Bologna, quoique petit, se montra grand, dans cette circonstance, par sa bonté et son amour fraternel. Quelles consolations pour nous Salésiens! Nous laissons, il est vrai, des confrères en Italie, mais nous en trouvons d'autres non moins affectueux en France; nous abandonnions encore ceux-ci, mais en voici d'autres ni nous attendent ailleurs, et là où manquent les alésiens, se trouvent de dignes Coopérateurs et Coopératrices, qui nous aiment avant de nous avoir vus.

Dimanche au soir, vers la tombée de la nuit, nous retournâmes à bord, et Dom Bosco voulut nous accompagner pour visiter le bâtiment, et nous commander en personne au Commandant. Il souffrait un vent furieux qui ébranlait les arbres les plus robustes, et Dom Bosco, tenant son chapeau des deux mains, allait en avant, et nous amusait par ses plaisanteries. Au milieu de mille dangers, à travers les ponts et les poutres destinés aux travaux de réparation, nous arrivâmes sains et saufs à notre bâtiment. Dom Bosco fut accueilli par L. Erasme Piaggio propriétaire de l'*Umberto I*, et par le Capitaine et d'autres officiers, avec des démonstrations d'estime et de vénération peu communes. On parla pendant une heure environ, et L. Piaggio, non seulement homme courtois et poli, mais bon chrétien, enthousiasmé au récit des œuvres Salésiennes en Europe et en Amérique, accepta avec reconnaissance d'être notre Coopérateur. Le Capitaine à son tour se réjouit fort d'apprendre que Dom Bosco était plus Capitaine que moi, ayant sous son commandement un bien plus grand nombre de sujets. Maître, Capitaine, officiers l'accompagnèrent dans la visite du commandement qui nous était destiné, et tous lui promirent de nous traiter toujours comme leurs fils en-aimés. Enfin, comme nous étions tous là réunis, Salésiens, Sœurs et un grand nombre de

passagers, nous écoutâmes Dom Bosco, nous donnant ses derniers avis, et agenouillés, nous reçûmes sa paternelle bénédiction; bénédiction qui émut les assistants et descendit jusqu'au plus intime du cœur de tous ses enfants, dont plusieurs devaient se résigner à ne plus le revoir qu'au Ciel. La nuit étant déjà avancée, et le vent soufflant toujours avec plus de violence, nous escortâmes Dom Bosco, M. Piaggio d'un côté et nous de l'autre, tandis que le Capitaine dirigeait lui-même notre marche; et après les plus grandes précautions, nous pûmes arriver sans encombre au môle, où une voiture amenant un passager, venait providentiellement d'arriver. Je dis *providentiellement*, parceque c'eût été un vrai désastre pour Dom Bosco, s'il avait été obligé de retourner à pieds à la maison, à cette heure et par ce temps d'orage.

Nous passâmes le lendemain (lundi 7) comme les trois premiers jours; mais dans la nuit, les travaux de l'hélice terminés, on fit entrer l'eau de la mer dans le bassin, en ouvrant quatre cataractes, qui la jetaient avec une impétuosité telle, à nous donner une vive image de celles que le Seigneur laissa tomber pour purifier la terre. Le mardi, à 4 heures du matin, nous laissâmes le port de Marseille, suivant la direction de Barcelone. Jusque-là, les nouveaux voyageurs n'avaient pas encore éprouvé les fureurs de Neptune, lequel nous attendait dans le golfe de Lion. Là, des vagues et du vent, du vent et des vagues, de fières ondes, qui se heurtent les unes contre les autres, pour venir ensuite se briser contre les flancs du navire, plus superbe encore qu'elles, les mêmes vagues qui nous assiègent du côté de proue, comme pour nous fermer la route, tandis que d'autres nous poussent en poupe, le bruit des antennes agitées par le vent, le sifflement des haubans etc., tout cela présente un spectacle si peu intéressant pour nos yeux et nos oreilles, que le tillac se trouve libre en quelques minutes; tous nous regagnons nos cabines, et nous nous pelotonnons, du mieux qu'il est possible, dans nos couchettes. Et ensuite? Ensuite, tous, hélas! sont obligés de tirer l'obole de l'intérieur pour le donner à l'incorruptible Neptune, toujours dur et cruel.

Nous arrivâmes à Barcelone, où l'on jeta l'ancre, le soir du même jour. Toute la nuit et tout le mercredi furent employés au chargement. C'est pourquoi, quelques-uns d'entre nous, comme Dom Piccono, D. Branda, D. Pane et moi descendîmes à terre, et visitâmes la Cathédrale vraiment admirable par son antiquité, la crypte de S. Eulalie et le Crucifix sauvé à la bataille de Lépante. Dans la soirée du mercredi, par un beau clair de lune, nous fîmes voile pour Gibraltar. Sur notre route, nous rencontrâmes de nouveau Eole toujours furieux dans le golfe de Valence, lequel nous berça toute la nuit, et nous condamna à jeûner tout le jour. Dans la nuit du jeudi au vendredi (11), nous restâmes ensevelis dans les brouillards, ce qui obligea le vaisseau à ralentir sa course, et la machine à faire entendre de temps à autre son sifflet aigu, afin d'informer les autres bateaux de son passage, et éviter par ce moyen des colli-

sions probables et désastreuses, semblables à celle dont fut victime, l'année dernière près de la Spezia, l'*Oncle Joseph*, partagé en deux et précipitant dans les flots de pauvres passagers, qui passèrent en moins de trois minutes du sommeil à la mort. Durant ce trajet nous pûmes célébrer chaque jour la sainte Messe, et donner la Communion aux Sœurs et à nos confrères Catéchistes. Le reste du jour on prie, on lit un peu, on se promène beaucoup et l'on mange quand on peut. C'est la vie *dél Miclas*, mangé, beive e andé a spass. Rien de sérieux ne peut se faire sur un bâtiment. On devient enfant et désœuvré, et pour surcroît d'infortune, chacun de rire plus ou moins sur le compte d'un autre, quand celui-ci se prend à faire les grimaces nautiques.

Après 48 heures de marche, nous entrâmes dans le port de Gibraltar, où l'on jeta l'ancre. Nous dinâmes encore une fois tous ensemble, et la nuit venue, nous nous fîmes réciproquement nos adieux, demandant à Marie, l'étoile de la mer, d'être propice à nos chers confrères et Sœurs qui continuaient leur route sur le grand Océan, les uns pour Montévideu, les autres pour Buénos-Ayres et la Patagonie. Ce fut notre quatrième et dernière séparation, elle aussi bien douloureuse ! Nous avons la douce confiance, que Dieu à qui pas une de nos peines n'échappe, nous tiendra compte encore de celle-là, et nous en récompensera au Ciel.

Il ne restait plus sur le bateau que les sept destinés à Utrera. Vers les onze heures de la nuit nous descendîmes de l'*Umberto* pour prendre place dans une petite barque fort légère. La lune répandait une lumière mélancolique sur la baie silencieuse à cette heure. La marée était haute ; les ondes de la Méditerranée se heurtaient contre celles de l'Océan, et le choc était tel que l'eau en jaillissait jusque sur nos habits et nos bagages ; néanmoins nous arrivâmes au môle en une demi-heure. Mais là, une surprise nous attendait. La sentinelle anglaise nous arrête et s'oppose à notre débarquement si nous ne présentons un permis écrit du gouverneur de la place. Nous croyions avoir ce permis, et en réalité nous ne l'avions pas. Un officier passe la parole à un autre, les soldats de piquet se réunissent, puis avec la courtoisie anglaise jointe à la froideur écossaise, les voilà qui se mettent à discuter notre entrée. Gibraltar est une forteresse appartenant à l'Angleterre. A 6 1/2 du soir, le canon tonne, et personne ne peut plus y pénétrer sans un laissez-passer, portant le nom et prénom de celui qui demande à être introduit, avec la signature de l'autorité compétente. Il était minuit ; le vent soufflait, et une poignée de prêtres se trouvaient devant un piquet de soldats. Pour comble de disgrâce, j'étais mouillé jusqu'au genou pour avoir fait un faux pas en sautant de la barque sur le grand escalier du môle, prouvant une fois de plus que les plus grands dangers se trouvent toujours dans le port, au moment du débarquement ; un se croit déjà sur la terre, quand il est encore en mer. Grâce à la complaisance de M. Corsi Génois, et représentant de M. Piaggio, lequel se fit caution pour nous, nous pûmes enfin, en passant

entre deux rangées de canons, de grenades et de sentinelles, entrer en ville, et peu après dormir tranquillement.

Gibraltar, anciennement Calpe, est une des sept colonnes d'Hercule, qui défend le passage de l'Atlantique, ayant en face, à une distance peu éloignée, l'autre colonne du mont africain, appelé Abila. Elle a trois milles de longueur et 500 mètres de hauteur, et est unie à la péninsule ibérique par une langue de sable. La ville est assise sur cet écueil gigantesque, avec une population de 16 mille habitants, dont deux mille qui vont et viennent et 6 mille soldats. Elle possède une petite Cathédrale pour le Vicaire Apostolique (maintenant décédé), et deux autres églises catholiques. La population presque entièrement catholique parle la langue espagnole, à les usages et les coutumes de l'Espagne. Elle aime et salue à *los Padres* c'est-à-dire les Prêtres. La langue officielle est l'anglais. Les soldats, qu'ils soient catholiques ou non, saluent le Prêtre, et les sentinelles lui présentent l'arme. Tout le clergé de Gibraltar peut se compter sur les doigts des deux mains ; il est très-bon et très-pieux, vivant en commun dans un cloître comme aux premiers siècles. Monseigneur Narciso Pallarès est un petit vieux fort sympathique, qui remplit les fonctions de Vicaire Capitulaire. A peine eut-il appris que nous étions Salésiens, qu'il nous donna l'accolade fraternelle. La *Revue populaire* de Barcelonne lui avait si bien fait connaître Dom Bosco et les Œuvres Salésiennes, qu'il pouvait en parler aussi savamment que nous. Comme nous devions nous arrêter ici trois jours pour attendre le bateau de Cadix, il voulut que nous prissions part tous les sept à une agape pleine de cordialité, à midi et le soir. Je puis vous assurer que nous passâmes en compagnie de ces bons Prêtres la plus belle journée tous acceptèrent de se faire inscrire parmi nos Coopérateurs, parcequ'ils avaient pour S. François de Sales la plus tendre affection.

Le dimanche matin, nous assistâmes à un spectacle des plus émouvants. A la Messe de 9 heures, la Cathédrale se remplit de soldats et d'officiers irlandais ; non en corps, mais séparément et formant divers groupes. Tous prirent en entrant de l'eau bénite, tous ayant un livre de prières à la main, et agenouillés sur des bancs ou sur le pavé. Ils récitèrent leurs prières à haute voix assistèrent à la sainte Messe, et écoutèrent religieusement le sermon fait pour eux en anglais. Les dames étaient placées dans la tribune au fond de l'église. Un officier servait le Prêtre à l'autel, plusieurs firent la sainte Communion, entr'autres un officier dont la poitrine était couverte de médailles pour la valeur militaire. A cette vue, j me dis : Quel dommage que tous les gouvernements ne soient pas Anglais ! Les soldats catholiques pourraient au moins jouir de la liberté de conscience ! Mon exclamation est une sottise, j'en conviens, mais ça n'en est pas moins aussi une vérité !

Demain mardi (15) nous prendrons définitivement le détroit, longeant les côtes de l'Atlantique jusqu'à Cadix, et de Cadix à Utrera, d'où nous vous écrirons.

Dom De-Bella donnera, j'espère, une relation de son voyage sur le *Sud America*, et D. Piccono, embarqué sur l'*Umberto I*, en fera autant de son côté. En attendant nous vous saluons tendrement, unanimement et très-affectueusement, comme aussi tous les confrères et les jeunes gens de l'Oratoire.

Priez et faites prier pour que le premier pas fait par les Salésiens en Espagne soit béni du Seigneur; et aussi pour le succès de mon voyage à Malaga et en Portugal, et de mon retour au milieu de vous.

Valete omnes in Domino.

Votre toujours bien affectionné

D. JEAN CAGLIERO.

De l'Océan Atlantique à Turin.

A bord de l'*Umberto I*, 13 février 1881.

BIEN-AIMÉ PÈRE EN J. C.

Dans la nuit du onze au 12 courant, Dom Cagliero, après nous avoir bénis, descendit à Gibraltar avec nos confrères destinés pour l'Espagne. Je crois que quelqu'un d'eux vous aura déjà rendu compte de notre voyage jusque-là; et moi, je vous donnerai le reste du trajet depuis Gibraltar jusqu'au Cap-Verd, île de Saint Vincent, où j'espère fermer ma lettre et la jeter à la boîte.

Donc, dans la matinée d'hier (12) vers les six heures, pendant que je célébrais la Sainte Messe, l'*Umberto I*, laissa la rade de Gibraltar, et enfila le détroit, d'où nous sortîmes au bout de deux heures, sans aucun incident, passant entre l'Afrique et l'Europe dont nous étions séparés par quelques milles seulement. Entrés dans l'Atlantique, le mouvement du tangage devint si violent, qu'il n'y avait plus moyen de marcher, ni de rester debout. L'énorme bâtiment chargé de 800 personnes, et d'une quantité de marchandises capable de remplir 600 camions du chemin de fer, était battu et rebattu par les vagues comme un ballon de caoutchouc. Chaises, serviettes, passagers, tout tombait et roulait à terre; ce qui était pour nous un spectacle bien peu intéressant. Dans certains moments l'inclinaison du vaisseau était telle qu'elle atteignait jusqu'à 15 degrés. Les femmes qui occupaient les troisièmes classes, criaient et pleuraient, et la Supérieure elle-même des Sœurs, bien qu'impassible, ne put s'empêcher de s'écrier: « Si je ne comptais sur les prières de tant de bonnes âmes qui s'intéressent à nous, en vérité, je me croirais en grand péril. » Il me semblait à moi aussi que ce balancement semblable à celui qu'on éprouve en temps de bourrasque, était par trop excessif; c'est pourquoi, j'en demandai le motif aux matelots, et ceux-ci me répondirent que la mer était *en travers*; c'est-à-dire, que les ondes larges d'un demi-kilomètre, prenaient le vaisseau en travers, ce qui occasionnait ce fort balancement en comparaison duquel le mouvement produit par les eaux du golfe de Lion, assez agité cependant, n'était qu'un jeu d'enfant. Tous les passagers en souffrirent, comme aussi les Sœurs et les Salésiens, à l'exception de

Barale, l'unique peut-être parmi les 800 passagers, qui n'aient pas même encore payé une obole ni à la Méditerranée, ni à l'Atlantique. Il fait honneur à tous les repas, et à l'unanimité on lui a décerné le titre de capitaine. Celui qui à le plus à souffrir, c'est notre cher Solari, dont l'estomac est dans un état lamentable. Mais à ce propos je dois vous dire une chose bien consolante. Dans la soirée d'hier, il me pria de lui donner la bénédiction de Marie Auxiliatrice, afin de pouvoir trouver un peu de repos; je la lui donnai, et quelques minutes après, il se sentit soulagé, s'endormit et reposa toute la nuit, tandis que nous continuions de souffrir plus ou moins. La Supérieure elle aussi, en avait une parmi les Sœurs, qui était fortement travaillée d'un mal de dents; elle la recommanda en toute confiance à S. Joseph, pour qu'il voulût bien la délivrer, et elle fut aussitôt exaucée. Voyez donc, cher Dom Bosco, comme la Sainte Vierge et Saint Joseph nous aiment! et comme nous avons raison de ne rien craindre!

Mais au milieu du pathétique, il y a aussi un peu de comique. Le catéchiste P..., ne se sentant pas plus que moi le désir d'aller à la table commune, s'était réfugié sur le gaillard d'arrière; là, assis sur une de ces chaises, appelées chaises pour le mal de mer, il était tranquillement occupé à découper un poisson frit, qu'il avait devant lui sur une assiette, quand tout à coup le bâtiment prend une position inclinée au point de donner l'épouvante. La chaise se brise, l'assiette roule par terre, le poisson s'échappe et retourne tout frit dans le même lieu où on l'avait péché peu auparavant. J'étais présent à cette scène, et bien que je fusse dans ce moment peu disposé à la gaieté, je ne pus toutefois m'empêcher de rire aux éclats, et notre catéchiste en fit autant quand il se fut relevé, et qu'il fut revenu de son étourdissement.

Aujourd'hui, la mer est moins mauvaise, mais nous sommes encore terriblement secoués, et je suis obligé d'écrire cette lettre en faisant des mouvements très-accentués en avant et en arrière; on dirait que je m'exerce à faire de profondes salutations. Ce matin, Dimanche de la Septuagésime, je n'ai pu offrir le divin sacrifice au milieu des ondes agitées. Quand la mer est de bonne humeur, la vue dont on jouit du pont, est magnifique, surtout lorsque le ciel est serein. Quel beau spectacle offre dans le lointain le coucher du soleil, se retirant derrière de légères vapeurs, qui semblent d'or, et les eaux de saphir! A cette vue, on devient poète, ou pour mieux dire, on se sent l'esprit et le cœur soulevés aux plus hautes pensées, aux plus sublimes sentiments.

Quand le temps le permet, notre vie sur le bâtiment est des plus régulières. La voici en peu de mots: A 6 heures on célèbre la sainte Messe dans la salle à manger de seconde classe, et l'on donne la Communion aux confrères et aux Sœurs; après quoi on fait la méditation séparément; puis on prend le café, on se promène, et on lit un peu d'espagnol. A 10 heures le déjeuner. A 2 heures nous faisons en esprit une visite à Jésus Hostie, dans le lieu que nous supposons le plus rap-

proché, et la lecture spirituelle ; à 4 heures dîner suivi de la récréation sur le gaillard d'arrière ; à 8 h. récitation de la troisième partie du Rosaire et les prières du soir en commun ; cela fait, chacun va prendre son repos.

Ne pouvant faire autre chose pour le moment, nous souffrons en patience les désagréments et les privations que nous impose l'irascible Neptune, et nous offrons ces légères souffrances au Seigneur pour nos bienfaiteurs, qui ont contribué à cette sainte Mission, et sans le concours desquels il vous aurait certainement été impossible de pouvoir l'entreprendre. Je suis persuadé que nos confrères Espagnols vous auront informé des prières spéciales que nous faisons sur la Méditerranée pour nos Coopérateurs et Coopératrices ; en tout cas, je me plais à vous le rappeler, ajoutant que ces prières se continuent sur l'Atlantique. La première Messe que je pourrai célébrer sur ce méchant Océan, qui ne veut pas même en ce moment me permettre de vous écrire, je l'appliquerai à leur intention.

Les Supérieurs du vaisseau nous portent le plus vif intérêt, et nous traitent avec les plus grands égards. Les passagers eux-mêmes se montrent pour la plupart, courtois et respectueux ; je dis *pour la plupart*, car il en est quelques-uns malheureusement qui oublient qu'ils voyagent avec des personnes consacrées à Dieu. Cependant il ne nous est rien arrivé encore de fâcheux. Nous veillons et prions, et si c'est nécessaire, nous ferons quelque chose de plus ; mais j'espère que cela ne sera pas nécessaire. Le Commandant me charge de vous présenter ses respects, et m'assure qu'il veille d'une manière particulière sur les Sœurs.

Je voudrais bien vous raconter quelque autre chose, mais jusqu'ici tout se résume dans ces deux mots pleins d'éloquence ; *Ciel et eau*, ciel serein et tranquille, qui nous rappelle celui d'Italie ; eau trouble, écumeuse, agitée, qui s'élève en énormes vagues noires, lesquelles s'affaissent ensuite tout à coup et m'obligent à laisser la plume.

Adieu, bien-aimé Père. Agréez les tendres sentiments de tous vos fils appartenant aujourd'hui à l'Atlantique, et dans 15 ou 16 jours à l'Amérique. Nos respects et nos saluts à nos chers Supérieurs et confrères de l'Oratoire. Oh ! cher Oratoire, nid si doux de notre jeunesse, non, nous ne t'oublierons jamais plus ! Priez pour nous, Vénéré Père, et bénissez-nous tuez.

Votre T. affectionné fils en J. C.
ANGELO PICCONO Prêtre.

PS. — 14 février. Le médecin a visité notre cher Solari, et il ne lui a trouvé autre chose que le mal de mer. Il nous assure qu'il sera guéri aussitôt que la mer sera calme. En effet, ce matin, le temps est meilleur, et le malade se sent mieux, il commence à manger.

15 février. L'état de Solari va toujours en s'améliorant. Aujourd'hui il se lève. Hier j'ai dit la sainte Messe pour les Coopérateurs défunts ; et ce matin pour les vivants, particulièrement pour ceux qui ont le plus contribué à cette expédition.

17 février. Nous sommes arrivés ce matin dans la rade de S. Vincent, et nous y avons jeté l'ancre. Un groupe d'îles, des montagnes hautes et escarpées, une petite ville blanche, qui est Saint Vincent, beaucoup de mores mal vêtus, voilà ce qui frappe nos yeux. Du reste, tout va bien. Le temps est beau, mais chaud, et nous fait transpirer. Ce soir nous partirons pour Montévidéo, où nous espérons arriver d'ici à onze jours, attendu que notre bâtiment file 15 milles à l'heure. Bénissez-nous de nouveau, et priez pour nous.

CONFÉRENCE DE DOM BOSCO À TOULON.

Nous extrayons de *La Sentinelle du Midi* de Toulon, l'article suivant. « Hier matin, à 9 heures, l'église S. Marie était remplie d'une foule avide d'entendre le vénérable Père, dont la renommée dit tant de bien. Du reste, la véritable population toulonnaise ne perd pas une occasion de témoigner son invincible attachement à la foi de ses pères, en dépit de la minorité d'étrangers et de nomades que le malheur des temps a rendus maîtres de la ville.

» La Messe, annoncée dans la *Sentinelle*, a été célébrée en grande pompe par Monseigneur Tortel, notre Archiprêtre, et parfaitement chantée par les Orphelins de la Navarre ; mais là n'était pas le plus puissant intérêt de cette fête pieuse. On voulait entendre Dom Bosco, le fondateur de tant d'orphelinats, le saint dont on cite les miracles.

» Après l'Evangile, il est monté en chaire ; et, dès les premiers mots, il a su conquérir son auditoire. Il n'a cependant pas la taille imposante du R. P. Vincent de Pascal ; il parle notre langue avec une certaine difficulté ; mais toute sa personne inspire la sympathie, c'est un thaumaturge, c'est plus que cela ; c'est un apôtre de la charité, c'est un homme selon le cœur de Dieu, c'est un saint.

» Après s'être excusé en quelques mots de ne pouvoir parler notre langue avec l'élégance de Massillon ou l'éloquence de Bossuet, il a raconté les commencements laborieux de son œuvre, destinée à retirer du vice et de la misère, tant d'enfants abandonnés. Ses premiers collaborateurs sont le Saint Pape Pie IX et son illustre successeur Léon XIII. Aussi l'Œuvre a-t-elle rapidement grandi en France, en Italie, en Espagne, en Amérique ; elle loge, nourrit, instruit 75 mille enfants. Il donna des détails sur la journée des ces enfants, dans les villages et dans les campagnes ; les garçons apprennent ici diverses professions ouvrières ; là, la noble, l'indispensable profession d'agriculteur ; les uns et les autres élevés en chrétiens ; les filles instruites dans tous les détails dont la connaissance en fera d'utiles ménagères, d'excellentes mères de famille, de bonnes chrétiennes.

» Après avoir parlé des maisons de Saint Cyr et de la Navarre, et expliqué l'exiguité de leurs ressources comparées à l'immensité des besoins et des demandes d'admission, le saint prédi-

teur a engagé les assistants à donner leur superflu à ces malheureux enfants. La charité n'a jamais ruiné personne, car on ne donne jamais que sur un luxe inutile. Donnez, Jésus-Christ vous le demande, et la prudence humaine vous le conseille. Car, s'ils étaient abandonnés, ces enfants pourraient devenir le fléau de la Société, tandis qu'ils deviendront, grâce à vous, de bons citoyens, d'honnêtes pères de famille.

» C'était en partie, le discours du R. P. Vincent de Pascal, mais dit dans une langue vive, énergique, pittoresque, que son étrangeté, son incorrection même rendaient plus saisissante.

» Espérons que les orphelins, dont le vénérable Dom Bosco s'est fait le tuteur si dévoué, n'auront pas à se plaindre du résultat de la quête qu'il a voulu faire en personne. »

DOM BOSCO À NICE.

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* de Nice, les détails suivants sur le court séjour de Dom Bosco dans cette ville.

« Mercredi 16 mars a eu lieu un brillant concert dans la salle du Cercle Catholique en faveur de l'Œuvre de Dom Bosco. D'éminents artistes, toujours heureux de prêter leur talent à la charité chrétienne, s'y sont fait entendre tour à tour. Les voix et les instruments ont fait merveille pour répondre dignement à l'attente d'un public de choix, le plus beau par l'esprit et par le cœur que nous ayons vu pendant la saison. Ce qui ajoutait à l'immense intérêt de cette réunion, c'est la présence de Dom Bosco lui-même, de retour de la visite à ses établissements du Var et de Marseille.

» Quand il a fait le tour de la salle, toutes les bourses se sont ouvertes dans un élan de charité qui ne pouvait avoir un but plus louable, donner du pain aux orphelins de la place d'Armes.

» Notre siècle excelle à percer les montagnes, à supprimer les vallées profondes, à fouiller les entrailles de la terre et le fond des mers, et c'est pour cela qu'il s'appelle le siècle du progrès. Il y a cependant un autre progrès supérieur au premier et qui exige d'autres moyens, c'est celui des âmes. L'argent n'y suffit pas. Il en est le plus petit côté. Il y faut la vertu, l'immolation, le sacrifice perpétuel, la sainteté. Dom Bosco est un des grands artisans de ce progrès supérieur. Ouvrier infatigable, voilà 40 ans qu'il se dépense corps et âme dans l'instruction, dans la formation intellectuelle et morale de la jeunesse pauvre, dans les besoins de son esprit, de son cœur et de son corps. Sublime mission, que nous devons tous bénir, encourager et soutenir.

» Cette obligation, aucune réunion n'était plus à même de la comprendre que celle de la salle Paulliani, venue pour applaudir aux efforts d'un nouveau Saint Vincent de Paul, et joindre à sa sympathie le secours de ses riches offrandes.

» Un des organisateurs du concert dont nous sommes heureux de saluer ici le dévouement in-

puisable, lorsqu'il s'agit des intérêts religieux, M. le Docteur d'Espiney, avait eu la plus charmante comme la plus utile pensée, celle de faire en quelques vers éclos pour la circonstance, et au souffle d'un cœur sensible et généreux, l'histoire de Dom Bosco.

» En passant par la bouche de M. Harmel, ils sont devenus d'un pathétique communicatif et puissant qui s'est répandu sur toute l'assemblée et a provoqué d'enthousiastes applaudissements.

» Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux ce morceau de poésie, remarquable tout à la fois par la clarté et la simplicité de la forme, la délicatesse des sentiments et la pureté du langage.

DOM BOSCO.

Mesdames, je voudrais vous conter une histoire
Bien courte, en quelques mots, mais, vous pouvez me croire,
Intéressante. Or donc, un pauvre prêtre, un jour,
Se sentit transpercé de cet étrange amour,
Flèche divine au cœur, adorable blessure,
Qui du bonheur du ciel nous donne la mesure.
Il se fit père et mère, étreignant sur son sein
L'enfant abandonné vaguant par le chemin,
Et, dans un fier élan de charité suprême,
N'ayant rien à donner, il se donna lui-même.

Mesdames, le bon Dieu, de son bras tout-puissant,
Soutient toujours celui qui protège l'enfant ;
L'Esprit-Saint largement lui donne sa lumière
Et déverse sur lui tous les biens de la terre.
Le pauvre abbé, d'abord, recueillit un enfant,
Puis un second, puis dix, puis cinquante, puis cent ;
Mesdames, à cette heure, ils sont quatre-vingt mille.
— Quatre-vingt mille enfants ! Vous entendez, mesdames,
Dont on nourrit les corps, dont on soigne les âmes !
On fait de ces enfants d'habiles ouvriers,
De vaillants travailleurs, rompus à leurs métiers !
Mais on va plus avant, plus haut : on leur révèle
L'ineffable beauté de leur âme immortelle,
Et ces enfants du Peuple, enivrés à leur tour,
Transpercés, eux aussi, de la flèche d'amour,
Se donnent, en grand nombre, au bon et divin Maître,
Le Jésus ouvrier qu'on leur a fait connaître.
O prodige inouï ! Céléste contagion !

D'un cœur qui s'est donné merveilleuse éclosion !
Des prêtres sont sortis de la jeune famille,
Des prêtres !... à lui seul il en a fait six mille !
Ces prêtres, à leur tour, puissants intercesseurs,
Lèvent les bras au Ciel pour tous leurs protecteurs.
— Quatre-vingt mille enfants, mesdames, cela mange,
Cela mange beaucoup. — Si l'enfant est un ange,
Quand il est sur la terre il a bon appétit ;
Il lui faut, chaque jour, du pain, un toit, un lit.
Où trouver tout cela quand pour toutes ressources
On a, c'est notre lot, le vide dans sa bourse ?
Le pauvre Prêtre, alors se mit à demander ;
Quand les enfants ont faim il faut bien mendier !
Et, lors, la Sainte Vierge, aimable protectrice,
Se fit de ces enfants dame auxiliaire.
Elle daigna combler d'éclatantes faveurs
Tous ceux qui leur donnaient, — trop heureux bienfaiteurs !
Et l'on donna beaucoup : pour la grâce espérée,
Et pour la guérison d'un enfant adoré...

Le pauvre Prêtre ainsi possède un vrai trésor :
C'est la Reine du Ciel qui lui fournit de l'or.
Un sac et un bâton, bagage de l'apôtre,
Voilà tout son avoir, sa bourse : — C'est la vôtre.

Nice, 16 mars 1881.

Doctor D'ESPINEY.

BIOGRAPHIE

de Sœur VIRGINIE MAGONE

SECONDE PARTIE

Sa vie passée en Amérique.

Dans l'après-midi du premier janvier 1879, un coup de canon retentissait dans le port de Gènes. C'était le signal qui annonçait le départ du bâtiment *Sud America*, lequel devait transporter, du vieux monde dans le nouveau, notre Sœur Virginie Magone avec neuf autres Sœurs, et quelques Prêtres Salésiens. A peine eut-on levé l'ancre, qu'un sifflet aigu se fit entendre, et aussitôt la grande masse flottante s'ébranla et glissa sur ces paisibles ondes. Quelques personnes amies, agitant leurs mouchoirs, saluèrent, du môle, les courageuses vierges du Seigneur; et celles-ci, vivement émues, répondirent de la même manière à ce dernier adieu. La rapidité avec laquelle marchait le vaisseau, ne permettant plus d'apercevoir les êtres chéris qu'elle laissait derrière elle, Sœur Virginie, à l'exemple des autres Sœurs, se recueillit un instant, et avec la confiance d'une fille affectueuse, s'abandonna entièrement entre les bras de Marie, appelée par l'Eglise, Etoile de la mer. Après cet acte, elle recouvra toute sa tranquillité d'esprit, et la sécurité dont elle jouissait, semblait lui présager une heureuse navigation; ses espérances ne furent point déçues.

Ce long voyage a été raconté en grande partie dans une lettre du Missionnaire D. Beauvoir, écrit en forme de journal, et expédié de l'île Saint Vincent. L'ayant déjà publiée dans le *Bulletin* du mois de mars de cette même année, nous ne croyons pas convenable de la reproduire une seconde fois; c'est pourquoi nous renvoyons le lecteur au numéro cité plus haut. Nous donnerons ici, la première des trois lettres, tombées entre nos mains, que Sœur Virginie envoyait, de Villa Colon, lieu de sa résidence, à la Supérieure générale, à Nizza Monferrato. Elles sont toutes écrites sans aucune recherche, et avec une si grande simplicité, qu'il y manque même la date; mais il y respire tant de candeur et une si tendre piété qu'on peut aisément se faire une juste idée de cette âme vraiment belle et vertueuse.

Lettre I.^{ère}

TRÈS-RÉVÉRENDE MÈRE SUPÉRIEURE,

Suis-je vraiment en Amérique? Oui, j'y suis certainement. N'est-ce pas un songe? Non, ce n'est point un songe, mais une réalité. Je suis

dans la République de l'Uruguay, à Villa Colon, avec les Sœurs qui partirent, l'année dernière, de Mornese. Je ne puis me persuader d'être aussi loin de ma chère Mère Supérieure. Oh! qu'il y a déjà longtemps que je ne l'ai pas vue! Quand la reverrai-je? Rappelez-vous de mettre en pratique ce point de la règle, qui est ainsi conçu: *La Supérieure doit au moins une fois l'année, visiter ses filles dans chaque maison.* O Mère, je ne croyais pas de vous aimer autant! C'est maintenant seulement que je le sens, maintenant que je ne puis plus vous le montrer. Votre souvenir se présente à mon esprit à tous les instants du jour, et il me semble vous entendre me dire: Sois bonne, Sœur Virginie, obéissante, humble, sincère. Je vous promets d'être tout cela, et vous de continuer: Tu promets toujours et tu ne tiens jamais. Mère, vous avez raison de parler ainsi; mais à présent, je vais m'y mettre tout de bon, et vous verrez qu'avec l'aide de Dieu, je deviendrai bien meilleure. — D'autres fois, il me vient en pensée les nombreux ennuis et désagréments que je vous ai donnés. Oh! oui, c'est de tout cœur que je vous remercie du bien que vous m'avez fait, et je vous prie de me pardonner mon ingratitude.

Maintenant, que vous raconterai-je? De notre voyage, je ne vous dirai rien, parceque je crois que la Mère Sœur Madeleine vous aura déjà tout écrit; je vous dirai seulement qu'il a été très-heureux. Mr le Commandant lui-même disait que de tous ses nombreux voyages, celui-ci était le meilleur. Il disait encore qu'il n'avait jamais éprouvé autant de consolations dans tout le temps de sa navigation passée. Depuis tant d'années qu'il n'avait plus entendu la Messe, non seulement il venait l'entendre avec nous, mais il remplissait encore l'office de sacristain; il dressait lui-même la chapelle dans l'intérieur du bâtiment, allumait les cierges et les éteignait quand c'était nécessaire. Ensuite, chaque soir, il était le premier à nous inviter à chanter les louanges de Marie. Les passagers de première classe apprirent le cantique qui commence par ces paroles: *Je veux aimer Marie*, et Mr le Commissaire du bâtiment le jouait si bien sur l'*harmonium*, qu'on se serait cru, non pas en mer, mais dans sa propre maison.

Encore une chose. Que toutes les Sœurs soient attentives à ce que je vais dire; qu'elles ouvrent bien les yeux et les oreilles, et vous, Mère Assistante, lisez à haute voix, et de manière à être entendue de toutes. Je commence donc. Sachez que le jour où nous passâmes la ligne de l'Equateur, nous fîmes une fête splendide. Tout d'abord, on tira 101 coups de canon; puis tous les passagers de première et seconde classe entendirent la sainte Messe, et nous toutes, après avoir chanté: *Mon âme, que fais-tu, etc.*, nous fîmes la sainte Communion. Après quoi, déjeuner et récréation jusqu'à onze heures. Ensuite (attention) faites toutes silence; car c'est ici le plus beau; ensuite on prépara une table dans la salle commune sous le pont, et tous les passagers, les officiers eux-mêmes de l'équipage, y déposèrent

quelques objets à mettre à l'encan, au profit de l'hôpital de Buenos-Ayres. Dès lors, nous aussi, comme passagères, nous dûmes mettre quelque chose; et en effet, qui mit des médailles, qui des chapelets, qui des images, et la Mère mit une petite croix de papier *bristol*. Cela fait, on procéda à l'encan qui dura environ quatre heures. Je ne m'arrêterai pas à vous raconter toutes les circonstances qui accompagnèrent cette opération, parceque la chose serait beaucoup trop longue. Je vous dirai seulement, qu'après avoir fait passer tous les objets à l'enchère, on arriva à la petite croix. Que quelqu'une d'entre vous devine un peu à quel prix elle fut mise dès le commencement. Aucune ne répond? Eh! bien, je répondrai, moi: l'un dit: 5 francs; l'autre 10; un troisième, 15; un quatrième, 20. A la fin, on en vint à estimer 45 fr. un objet qu'on aurait payé cher et salé en le payant 20 sous. Heureux les infirmes de l'hôpital de Buenos-Ayres, lesquels devront dire merci à la croix de Sœur Madeleine Martini.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais je m'aperçois que le papier va me manquer; je dois donc abrégé. Après un voyage de 24 jours, on entend tout à coup retentir un coup de canon. Qu'y a-t-il? Nous sommes à Montevideo. A neuf heures du matin, nous voyons venir à nous une petite barque, dans laquelle se trouvait Dom Augustin Mazzarello accompagné d'un séculier. Descendues dans la barque et entrées en ville, nous montons en voiture, anxieuses de voir bien vite nos sœurs. A midi, les chevaux s'arrêtent. Où sommes-nous? A la maison des Sœurs, nous dit-on; et en effet, nous apercevons une petite maisonnette au milieu d'un petit bois, puis les Sœurs qui viennent en courant à notre rencontre. Celles-ci nous firent tous les compliments possibles à la mode italienne et américaine, et deux jours de fête s'en suivirent. Mais en voilà assez.

Je ne sais si vous avez été informée que la Mère Sœur Madeleine ne s'est pas arrêtée dans ce pays-ci, mais est allée le même jour à Buenos-Ayres. Nous sommes ici Sœur Philomène, Sœur Joséphine, Sœur Victoire et moi.

Mère, que de choses j'ai à vous dire! J'en ai encore tout un plein sac, mais je n'ai plus de papier. Patience! Je vous écrirai une autre fois. En attendant, je me recommande à vos ferventes prières, et je me dis avec respect dans le Cœur de Jésus

Votre très-humble et très-obligée fille
Sœur VIRGINIE.

Les mondains, soit ignorance, soit mauvaise foi, s'en vont répandant partout que les personnes religieuses ont étouffé, dans leur cœur, tout sentiment d'affection, et les accablent d'épithètes les plus injurieuses, les appelant gens sans cœur, ingrates, misanthropes, que sais-je encore? Nous ne devons point nous étonner d'entendre ainsi parler le monde, lequel, au dire du divin Sauveur, répute folie la vraie sagesse, et selon l'Apôtre S^t Paul, n'est point juge compétent dans les choses de Dieu, parceque *animalis homo non percipit*

quae sunt spiritus Dei. Notre Sœur Virginie, sans y penser, donna aux partisans du monde, le plus solennel des démentis. Entrée en religion, dès ses plus tendres années, elle ne cessa jamais de témoigner à ses parents la plus vive affection, et ne pouvant faire autre chose, elle leur prodiguait les plus sages conseils, priait pour leur félicité temporelle et éternelle. Son âme, bien loin de se fermer aux plus doux et aux plus honnêtes sentiments, fut toujours pleine de reconnaissance et de tendresse pour sa Supérieure, ses Sœurs en religion et son prochain. Sa vie d'obéissance et de sacrifice ne lui fit jamais perdre sa gaieté d'esprit, ne changea point en misanthropie son caractère naturellement enjoué, mais au contraire, l'augmenta, et le perfectionna admirablement. Telle elle était en Europe, telle elle fut en Amérique. Nous avons pu nous en convaincre par les relations que nous avons reçues de ses compagnes, et surtout par les écrits sortis de sa plume, dans ces moments et ces circonstances où elle ouvrait son cœur avec la confiance et l'ingénuité d'un enfant. Peu de temps après son arrivée en Amérique, la Supérieure générale lui écrivit un billet dans lequel elle lui donnait des conseils dictés par une tendresse toute maternelle, et lui rappelait ceux qu'elle avait déjà reçus, lors du dernier adieu. En recevant cette marque d'affection de la Mère générale, la tendre Sœur Virginie sentit son cœur inondé d'une joie ineffable. C'est pourquoi, à la première occasion, elle lui adressait une seconde lettre si affectueuse, et riche de si beaux sentiments que nous ferions tort à la mémoire de cette belle âme, si nous ne la mettions sous les yeux de nos lecteurs.

Lettre II.^{me}

MA CHÈRE MÈRE SUPÉRIEURE,

J'ai reçu votre bonne lettre. Oh! quel plaisir j'éprouvai quand la Révérende Directrice me dit: La chère Mère Supérieure vous a écrit. Je tressaillis, et des larmes, larmes de consolation, vinrent mouiller mes paupières. Quelle bonté de Mère! Vous n'oubliez pas vos filles, même les plus méchantes. Oui, je me sens toute consolée en pensant que, outre la mère que j'ai au Ciel, j'en ai encore une sur la terre, qui pense à moi, qui prie pour moi, et ne craint pas de se déranger pour m'écrire de si belles choses, et me rappeler de si beaux souvenirs.

Je me vois obligée de vous remercier pour tout le bien que vous m'avez fait, en me prenant avec vous, toute petite, et pour m'avoir enseigné de si bonnes choses. Sans l'extrême bonté que vous avez eue pour moi, qui sait où je serais aujourd'hui?... peut-être perdue pour l'éternité. Tandis que votre charité m'a retirée du danger et m'a enseigné le chemin qui mène au Ciel. C'est à moi maintenant de marcher dans cette voie. Malheureusement, je dois avouer que jusqu'ici, j'ai fait bien peu de chemin; toutefois, je ne perds pas courage. Le Seigneur est bon; j'espère qu'il me rendra bonne, moi aussi, qui le désire tant. N'est-ce pas vrai, Mère? Aussi, dès aujourd'hui,

je me mets à l'œuvre, et avec l'aide du Seigneur, j'espère que je pourrai faire un peu de bien.

En attendant, je vous prie, ma Révérende Mère, de vouloir bien me pardonner tous les désagréments que je vous ai causés, lesquels sont certainement nombreux et bien grands. Oui, je le reconnais à présent.... à présent que je ne puis plus y remédier.... J'aime à croire que votre grande bonté aura déjà tiré un voile sur tout cela, et qu'elle n'y pense plus à l'heure qu'il est. Croiriez-vous, ô Mère, que je me souviens encore du premier désagrément que je vous ai donné, alors que nous étions encore, dans la paroisse de Mornese ? Et toutes les autres peines que je vous ai causées dans la suite, me reviennent encore de temps en temps à la mémoire. Veuillez donc me les pardonner, afin que je les oublie aussi moi-même, et que je puisse vivre tranquille.

Ma Révérende Mère, aurai-je encore l'avantage de vous voir une autre fois ? Ecoutez ceci. Une nuit, je rêvais que vous étiez venue en Amérique. Imaginez-vous la consolation que j'en éprouvai. J'étais tellement contente que je ne trouvais pas de paroles suffisantes pour exprimer la joie de mon cœur. Mais voilà qu'au plus beau de mon rêve, le son d'une cloche vient me réveiller, et je reste mortifiée comme un chien fouetté. Ne croyez pas pour cela que je sois mécontente de me trouver en Amérique ; non, tout au contraire. Je suis même très-contente, et je voudrais que mon sort fût aussi celui de la Révérende Mère Supérieure, et de toutes les Filles de Marie Auxiliatrice ; je le souhaite particulièrement à celles qui viendront bientôt nous rejoindre.

O Mère Assistante, courage ; accompagnez la Mère Supérieure, et venez bien vite toutes deux. N'ayez pas peur de la mer. Il est vrai que parfois, on est obligé de faire une triste figure, mais n'importe ; ce mauvais moment passé, on se trouve très-bien. Et puis, quel plaisir de voir des montagnes d'eau s'affaisser d'un côté, et s'élever de l'autre ! Ce spectacle si réjouissant, nous montre en même temps la grandeur de Dieu. On ne voit que ciel et eau, et il semble à chaque moment que le bâtiment doit se briser, et nous toutes nous abîmer dans la profondeur des eaux. Mais non, Dieu qui est le maître de la mer lui commande, et celle-ci nous laisse arriver heureusement au port. C'est ainsi qu'elle a fait pour nous ; je suis persuadée qu'elle fera de même pour vous. Venez et vous en ferez la preuve.

Mère Econome, comment allez-vous ? Ah ! si vous veniez en Amérique, vous n'auriez plus tant à vous rompre la tête pour acheter la viande. Ici, elle est en si grande abondance, et coûte si peu, qu'on la donne même aux chiens. O Mère Econome, puisque je vous ai donné tant d'ennuis, ne m'oubliez pas dans vos ferventes prières.

Vous toutes mes Sœurs, qui me connaissez, vous rappelez-vous encore Sœur Virginie ? Oui, mes chères Sœurs, souvenez-vous de moi, et je me souviendrai de vous devant le Seigneur. Priez Jésus, afin qu'il me donne la vertu nécessaire pour gagner des âmes à Lui, et de mon côté, je prierai, afin qu'il vous accorde à toutes la grâce de

venir en Amérique. Etes-vous contentes ? Oui, si c'est une grâce pour moi, ce n'en sera pas une moins belle pour vous, et la plus grande que Dieu puisse faire aux Filles de Marie Auxiliatrice.

Très-chère Mère Supérieure, je retourne maintenant à vous, et je vous prie de me pardonner la liberté que j'ai prise d'adresser quelques mots aux Sœurs, sans vous en demander la permission. Ne croyez pas que j'aie eu l'intention de vous mettre de côté ; oh ! non, cela, je ne le ferai jamais. Maintenant, si vous me le permettez, je vous parlerai de quelques-unes des curiosités d'Amérique. Je vous dirai premièrement qu'il souffle un vent tellement fort, que notre maison fait à peu près comme le bâtiment en mer, c'est-à-dire qu'elle s'incline tantôt à droite, tantôt à gauche, de telle façon, qu'il nous semble à chaque instant qu'elle va s'écrouler. Un bras l'a soutenue jusqu'ici, et c'est presque un miracle. Si nous n'avions le Saint-Sacrement dans la maison, je ne sais pas trop si, à cette heure, elle serait encore debout. Toutefois, ce qui nous console, c'est de penser que si la maison tombe, nous resterons sous les ruines avec Jésus, et comme on est bien avec Jésus ! et puis nous irons ensemble avec lui dans le Paradis.

Il y a peu de jours, nous sommes allées faire une promenade dans la campagne. Nous y avons vu un grand nombre de maisons faites de boue, et qu'on appelle *rancios* ; elles sont habitées par des gens qui vivent comme des bêtes. Je voudrais, à ce propos, vous raconter quelque chose de plus ; mais j'éprouve trop de dégoût à le faire ; je vous dirai seulement que nous avons éprouvé à cette vue la plus vive compassion.

Les deux Sœurs de Mornese et moi, avons écrit, après en avoir obtenu la permission de la Mère Directrice, à notre bon Curé, lui donnant quelques détails sur notre voyage, et lui faisant connaître comment nous nous trouvons en Amérique. Sœur Denegri, et Sœur Teresina ont pareillement écrit à leurs parents. Moi aussi j'ai écrit à ma tendre mère, mais je n'ai point encore obtenu de réponse.

Ma Révérende et chère Mère Supérieure, je termine maintenant ; mais auparavant, je vous remercie de nouveau de tout ce que vous avez fait pour moi, et aussi de votre bonne lettre. Avec l'aide du Seigneur, je ferai mon possible pour mettre en pratique tous les conseils que vous avez bien voulu me donner. Ne m'oubliez pas dans vos saintes prières, et recommandez-moi à celles de la Mère Econome, de la Mère Assistante, de la Mère Enrichetta et de toutes les Sœurs. Veuillez accepter mille saluts de la part de ces bonnes Sœurs, qui me chargent de vous dire les plus belles choses, mais que le manque de temps et de papier m'empêche d'écrire. Quand vous aurez occasion d'écrire à Borgo S. Martino, ayez la bonté de joindre à la vôtre cette lettre que j'adresse à votre sœur, Mère Felicina. Dans le Cœur adorable de Jésus, je me dis

Votre très-humble et très-obligée fille
Sœur VIRGINIE MAGONE.

A peine le nouveau secours envoyé aux Sœurs, fut-il arrivé à Villa Colon, que le Directeur du Collège Pie, Don Louis Lasagna s'en servit, sans plus de retard, au profit des jeunes filles du pays, et de la paroisse de *Las Piedras*, située à une petite distance. On ouvrit aussitôt des écoles, des laboratoires, et un Oratoire pour les jours de fêtes. Notre Sœur Virginie, qui brûlait du désir de gagner des âmes à Dieu, se trouva ainsi tout à fait dans l'élément qu'elle souhaitait si vivement. On la vit alors renouveler en Amérique, les saintes industries de la charité, qui avaient déjà fait un si grand bien à tant de jeunes filles d'Europe. Son attitude, son expérience, son zèle servirent puissamment à donner l'impulsion, et à faire progresser ces œuvres nouvelles, au grand avantage moral et religieux d'un bon nombre de jeunes filles. Dans sa classe, elle n'omettait jamais rien de ce qui pouvait contribuer à l'instruction convenable des écolières qui lui étaient confiées; mais jamais elle n'oublia qu'une bonne maîtresse doit moins s'occuper de la culture de l'esprit et du travail manuel, que de l'éducation du cœur. Dès lors, vous auriez pu la voir dans le cours de ses leçons, dans la surveillance des travaux, dans la récréation, dans les entretiens particuliers, saisir toutes les occasions d'inspirer à ses élèves les maximes, les règles, les préceptes les plus propres à les rendre meilleures et plus vertueuses; et elle y réussit admirablement. Que de bien n'aurait elle pas fait dans l'exercice de cette importante charge, si elle avait pu le continuer! Mais Dieu, dans ses adorables desseins, en avait disposé autrement.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, depuis que Sœur Virginie travaillait sur le sol américain, lorsqu'elle fut atteinte d'un mal obstiné, qui, en la consumant lentement, commença d'abord par lui enlever sa chère occupation, et ensuite la vie.

Elle souffrait déjà de ce mal, quand elle écrivit la lettre suivante, qui est la dernière des trois que nous possédons. Elle a dû l'écrire dans le courant d'octobre ou de novembre de 1879. Cette lettre, en même temps qu'elle nous révèle toute sa tendresse filiale, nous montre la haute perfection, à laquelle était arrivée notre Sœur. Avec quelle humilité elle reconnaît ses défauts et les confesse, et proclame les vertus de ses Sœurs! C'est là l'indice le plus sûr d'une sainteté peu commune. Car, à mesure qu'une âme s'avance dans la voie du Seigneur, et reçoit de lui des faveurs plus signalées, elle aperçoit en elle les plus légères imperfections, qu'elle ne voyait pas d'abord. Il lui arrive alors, ce qui arrive à une personne placée dans une chambre. A mesure que les rayons du soleil y entrent plus vifs et plus resplendissants, cette personne découvre les plus petites taches, et jusqu'aux atomes de la plus fine poussière. La Séraphique sainte Thérèse, arrivée à un degré sublime de sainteté, et à une communication intime avec Dieu, trouvait en elle tant de défauts, qu'elle aurait voulu se cacher sous terre pour ne plus se laisser voir. Mais voici la lettre en question.

Lettre III.^{me}

Vive l'Enfant Jésus!

MA TRÈS-RÉVÉRENDE MÈRE SUPÉRIEURE,

Toutes les Sœurs d'Italie et de France ont eu la bonne fortune de vous voir une ou plusieurs fois dans le courant de l'année; n'est-il pas vrai? Et les pauvres Sœurs d'Amérique ont été oubliées! Comment pouvez-vous encore différer de leur faire une visite? Ayez, oui, ayez compassion de vos filles les plus éloignées; laissez les 99 brebis, et venez à la recherche de celles qui, depuis trop longtemps déjà, ont abandonné l'aimé bercail... Je suis certaine, ma Révérende Mère, que si vous pouviez être témoin de la joie qui inonde notre cœur, quand nous parlons de vous, ou que nous pensons à vous... oh! oui, je suis certaine que vous ne manquerez pas d'augmenter encore cette consolation par une de vos visites. Vous me direz: (il me semble vous entendre) J'irais bien volontiers, mais comment puis-je laisser tant de filles pour quelques-unes? Révérende Mère, je ne vous dis pas de venir ici, pour y rester toujours, non; ce serait impossible; mais nous faire seulement une visite me semble une chose si facile, et tout à fait raisonnable! Eh! quoi, le désir ne vous vient-il pas de nous revoir? de voir où nous sommes, les lieux où nous avons été envoyées, la maison et tant d'autres choses? Vous viendrez, n'est-ce pas? Venez consoler vos filles américaines. L'année dernière, pour Noël, on me donna des bonbons, pour que je les conservasse jusqu'à votre arrivée; je les ai encore, mais si vous tardez trop de venir, je crains bien qu'il ne leur arrive malheur. Et puis, voulez-vous que je vous en dise une? J'ai un sentiment que je mourrai bientôt, parceque j'ai une toux qui me tourmente, et ne veut pas me quitter. C'est pourquoi, si vous différez encore de venir, je crains fort de ne plus vous revoir. Si je vais en Paradis, avant que vous ne veniez en Amérique, j'irai moi-même vous trouver à Nice, n'est-ce pas? Toutefois, le moment n'est pas encore venu pour moi de mourir... J'ai fait tant de péchés! il faut bien que j'en fasse pénitence.

Ma Révérende Mère, veuillez avoir la bonté de prier pour moi, afin que je me convertisse une bonne fois. Je suis venue en Amérique pour sauver mon âme et celle des autres, et je ne fais aucun bien. Les autres Sœurs sont humbles, obéissantes, pleines de charité et de douceur, et moi, je suis tout l'opposé. Ah! si vous voyiez Sœur T... M... comme elle est bonne, et observe exactement notre sainte règle; c'est un plaisir de la voir; elle me fait vraiment envie. Toutes les autres sont également très-bonnes; il n'y a que moi qui suis toujours mauvais. Je suis une ingratitude, en égard aux bienfaits dont j'ai été l'objet de la part du Seigneur. Ah! ma Révérende Mère, daignez dire à Jésus, qu'il change mon cœur. Le grand jour de Noël approche; si vous le voulez bien, je vous prierai de me faire un plaisir, celui de donner un baiser à l'Enfant Jésus, pour moi, et dans le même temps, de lui dire une toute

petite parole en secret ; ce que vous devez lui dire, je vous le laisse penser.

Pardonnez-moi, ma Révérende Mère, si j'ose vous envoyer une lettre aussi mal écrite. Qu' y faire ? J'ai la fièvre aujourd' hui , et ne pouvant écrire levée , il me faut, ou ne pas écrire , où écrire comme je puis de mon lit. Je regrette bien un peu de ne pouvoir vous dire tout ce que je voudrais ; mais n'importe. Ce que je ne puis dire aujourd' hui , je vous le dirai une autre fois, s' il plaît à Dieu.

Dans le cas où je ne pourrais plus vous écrire, je commence dès maintenant à vous souhaiter de bonnes fêtes, une bonne fin et un bon commencement d'année , ainsi qu'à toutes les Mères , à toutes les Sœurs , à toutes les Filles de Marie Auxiliatrice, et en particulier à toutes celles qui ont le désir et la volonté de venir en Amérique, principalement aux Sœurs de Mornese, en commençant par la Mère Supérieure, la Mère Vicaire, la Mère Econome, la Mère Felicina di Borgo S. Martino, la Mère Rosalie, Sœur Rosina de Biella, Sœur Charlotte Pestarino, Sœur Bodrato, Sœur Teresina Mazzarello, Sœur Arecco, et toutes celles dont le nom m'échappe. Je me rappelle toujours la Révérende Mère Assistante, bien qu'elle ne soit pas de Mornese, et je me souviens encore du pact que nous fimes ensemble, un soir de la fête de St Pierre. Se le rappelle-t-elle encore ? Qu' elle ait la complaisance de dire une parole à Jésus pour cette misérable.

Ma Révérende Mère Supérieure, je vous prie d'avoir la bonté de me recommander aux ferventes prières de toutes les Sœurs, et spécialement de Sœur E... Maintenant, bon gré mal gré, il faut que je finisse, d'autant plus que la Directrice veut écrire elle-même de l'autre côté. Donc, Mère, pardonnez-moi, et daignez bénir

Votre pauvre fille
Sœur VIRGINIE.

Dans un autre numéro nous parlerons de sa maladie et de sa précieuse mort.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XXIV.

Suite de la conversation de Dom Bosco
avec les Sénateurs.

Scl. — Pourrait-on visiter l'intérieur de la maison ?

D. B. — Rien de plus facile si vous voulez bien vous en donner la peine ; seulement la maison est si pauvre que je crains en vérité que vos regards n'en soient offensés.

Selon leur désir, D. Bosco les accompagna au dortoir situé au rez-de-chaussée, où l'on entrait par une porte très-basse. Le Sénateur Sclopis y

entra le premier, mais ayant négligé de se baisser, il eut le désagrément de voir son chapeau quitter le poste qu'il occupait jusqu'alors pour aller s'abatre sur le nez du Marquis Pallavicini, qui le suivait immédiatement. L' illustre Comte dit en souriant : — Ceci ne m'est jamais arrivé dans les salles du Roi. — Et le Marquis ajouta : — Et à moi, jamais il ne m'était encore arrivé de recevoir un chapeau sur le nez.

Cette visite faite, les trois Sénateurs furent conduits à la cuisine. La bonne maman Marguerite était alors occupée à mettre en ordre les plats et les marmites. — Voici ma mère, dit D. Bosco qui est aussi la mère de nos jeunes orphelins.

Scl. — A ce qu'il paraît, vous faites aussi la cuisinière, n'est-il pas vrai, mère ?

Marguerite. — Pour gagner le Paradis nous faisons un peu de tout.

Scl. — Quels plats donnez-vous aux jeunes gens ?

Marg. — Du pain et de la *minestra* et puis de la *minestra* et du pain.

Scl. — Et combien en servez-vous à votre Dom Bosco ?

Marg. — Ils sont bientôt comptés ; un seul.

Scl. — C'est bien peu un seul ; mais au moins, vous devez le faire très-bon.

Marg. — Très-bon ! Imaginez-vous qu'il mange toujours le même, le matin et le soir, depuis le dimanche jusqu'au jeudi.

A ces paroles, ces trois Messieurs partirent d'un grand éclat de rire.

Scl. — Pourquoi jusqu'au jeudi, et non pas d'un dimanche à l'autre ?

Marg. — Parceque le vendredi et le samedi, jours d'abstinence, je lui en prépare un au maigre.

Scl. — J'ai compris. On voit bien que vous êtes une cuisinière très-économe. Je crois toutefois que, dans le temps où nous vivons, votre méthode fera peu de progrès dans le monde.

Pall. — N'avez-vous personne qui vous aide ?

Marg. — Les autres jours, j'ai bien un bon auxiliaire, mais aujourd' hui, comme il a beaucoup à faire, il m'a laissée seule.

Pall. — Et qui est donc votre garçon de cuisine ?

Marg. — Le voici, dit-elle en souriant et en montrant Dom Bosco.

Scl. — Je me réjouis avec vous, Monsieur Dom Bosco. Je savais bien que vous étiez un bon éducateur de la jeunesse et même un bon écrivain, mais j'ignorais tout à fait vos talents dans l'art culinaire.

D. B. — Je voudrais que vous me vissiez à l'œuvre, et surtout quand je fais la *polenta*.

Tous se mirent à rire, et quittèrent la cuisine après avoir salué la bonne femme.

Mais la récréation touchait à son terme ; Dom Bosco en fit donner le signal, et ces trois Messieurs eurent une nouvelle surprise. A peine la clochette se fut-elle fait entendre, que tous les jeunes gens cessèrent incontinent leurs divertissements et leurs jeux, et se rendirent dans leurs classes respectives pour aller ensuite à l'Eglise, dans le plus grand ordre.

Les Sénateurs visitèrent ensuite chaque classe de Catéchisme en particulier ; après quoi, ils assistèrent aux Vêpres, à l'instruction, et reçurent avec nous la Bénédiction du T. Saint Sacrement, nous édifiant tous par leur tenue pieuse et recueillie. Sortis de la Chapelle, ils voulurent s'entretenir encore un peu dans la cour avec les enfants, interrogeant tantôt celui-ci, tantôt celui-là. — Quel métier fais-tu ? demanda le Comte Sclopis à l'un d'entr'eux — Je fais le cordonnier — Saurais-tu me dire quelle différence il y a entre un cordonnier et un savetier ? — Le savetier, répondit le petit garçon, est celui qui coud et raccommode les savates ou les souliers usés ; tandis que le cordonnier ne travaille lui que sur le neuf. Ainsi les beaux souliers ou les belles bottines que vous avez aux pieds ont été faits par un cordonnier. — Parfait, dit le Comte, un professeur n'aurait pas mieux répondu.

D. B. — C'est qu'il est très-assidu à l'école du soir.

Pall. — Vous avez aussi les écoles du soir ?

D. B. — Oui, Monsieur. Nous les avons inaugurées dès l'année 1844, au profit de ces jeunes gens qui, parcequ'ils sont occupés toute la journée à leurs travaux, ou déjà trop avancés en âge, ne peuvent fréquenter les écoles communales. Dans une heure à peu près les classes vont avoir lieu dans les chambres voisines.

Pall. — Quel enseignement embrassent-elles ?

D. B. — Les premiers éléments de lecture et d'écriture, la grammaire, l'Histoire Sainte, et l'histoire nationale, la géographie, l'arithmétique. Il y a encore une classe pour ceux qui apprennent le dessin et la langue française, comme aussi des leçons de musique vocale et instrumentale.

Pall. — Et qui vous aide dans ces soins ?

D. B. — Ces ecclésiastiques et ces laïques que j'appelle mes coopérateurs. Ces charitables personnes me viennent en aide, non seulement en cela, mais en beaucoup d'autres nécessités. Ainsi ils s'engagent à trouver d'honnêtes patrons aux jeunes gens qui se trouvent sans emploi, et à pourvoir de linge, de chaussure et de vêtements ceux d'entr'eux qui, sans cela, ne pourraient se rendre à leur travail.

Coll. — A merveille ! Voilà les bienfaiteurs de l'humanité, les hommes vraiment dignes de la reconnaissance du pays.

ScL. — Monsieur Dom Bosco, dit en terminant le Comte Sclopis, chef de la commission, je ne suis point habitué à la flatterie ; mais je vous confesse, dans toute la franchise de mon cœur, et au nom de mes collègues, que nous partons d'ici, on ne peut plus satisfaits ; et comme Catholiques, et comme citoyens et Sénateurs du Royaume, nous applaudissons de toute notre âme à votre belle œuvre, et nous faisons les vœux les plus sincères pour qu'elle prospère et se répande de plus en plus.

Avant de partir, le Comte Sclopis tira de sa poche une petite somme d'argent qu'il donna à Dom Bosco pour ses jeunes gens les plus nécessiteux. A partir de ce jour, ces trois Messieurs devinrent nos insignes bienfaiteurs.

Addition — Eloge — Observations — Tournée du Sénat — Sa délibération favorable.

Une des qualités indispensables à l'historien, c'est, sans contredit, la véracité ; et sans manquer à la modestie, nous pouvons nous flatter de la posséder. Plutôt que d'enregistrer un fait dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, nous aimons mieux, pour être véridique, le laisser de côté ; nous réservant de faire de nouvelles recherches jusqu'à ce que nous soyons arrivé à la connaissance exacte du fait en question. A cet effet, nous écrivons à des amis, nous interrogeons des personnes dignes de foi, nous fouillons les documents mis à notre disposition ; en un mot, nous n'omettons rien de ce qui peut nous apporter une plus grande lumière. Cette fatigue est souvent couronnée du plus beau succès ; car, combien de fois ne nous est-il pas arrivé de connaître, par ce moyen, des faits et des circonstances, qui méritent d'être mentionnés dans cette histoire, et que d'abord, nous n'avions pas remarqués, ou que nous avions passés sous silence ? C'est précisément ce qui nous est arrivé dans le numéro du mois de mars, et il convient de combler cette lacune par une petite addition que nous plaçons au commencement de ce chapitre.

Dans le chapitre précédent, en parlant des exercices spirituels donnés à la Jeunesse Turinaise, nous disions que nous ne nous rappelions plus le nom de tous les prédicateurs qui avaient bien voulu nous prêter leur concours dans cette circonstance. Ayant pris, dans cet intervalle de temps, de plus minutieuses informations, nous sommes parvenus à en connaître les noms et le nombre. Ils étaient quatre, savoir : le chanoine Borsarelli que nous avons déjà nommé, le Docteur en théologie Borelli, le Prêtre Dom Pierre Ponte, auxquels nous sommes heureux de joindre M^r le chanoine Laurent Gastaldi, aujourd'hui notre vénérable Archevêque.

Et puisque l'occasion s'en présente, nous croyons qu'il ne sera pas hors de propos de dire quelque mots de ce savant ecclésiastique, que Dieu, dans ses imperscrutables desseins, a placé sur le siège de S^t Maxime. Il était à cette époque, et longtemps encore après, un grand admirateur de notre Oratoire, et en faisait les plus grands éloges. Nous pourrions produire ici de nombreuses preuves de son estime et de sa bienveillance ; mais pour le moment, limitons-nous à un article que nous trouvons publié dans le journal « *Il Conciliatore Torinese* » écrit et dirigé par lui-même. L'article est si beau que nous croirions manquer à notre devoir, si nous ne l'insérions, comme document, dans cette histoire ; et nous sommes persuadés que nos lecteurs nous en saurons gré. Le voici donc dans toute son intégrité (1).

« Si, sortant de la ville pour se diriger vers la porte de Suse, il vient à quelqu'un le désir de faire une promenade sur le cours qui est à sa

(1) V. *Conciliatore Torinese*, n. 42, année 1849. — Ce journal fit sa première apparition, le 15 juillet 1848, et cessa de paraître au mois de septembre 1849. Le Chanoine Laurent Gastaldi en était le Directeur et le Gérant.

droite, et côtoyant les quartiers militaires et les hôpitaux de S^t Louis et des aliénés, de descendre ce plan légèrement incliné jusqu'au magnifique palais qui se présente devant lui, puis tournant à gauche, de continuer sa route en suivant la ruelle qui longe les murs de divers édifices, il se trouvera, après avoir fait quelques pas, devant un portail en bois, donnant entrée dans un enclos d'une certaine étendue. La maison qui y est attenante, présente un carré long; elle est propre, mais très-basse, et d'un aspect plus rustique que bourgeois. Faisant saillie à la partie nord, elle divise l'enclos en deux parties, l'une beaucoup plus vaste et disposée en jardin, l'autre plus étroite et inculte. A cette vue, le promeneur reste convaincu que c'est là l'habitation de quelques jardiniers, dont en effet ces environs abondent; mais portant un regard attentif sur cet humble édifice, sur les diverses inscriptions religieuses qu'on peut y lire, sur le petit clocher qui, surmonté d'une croix, s'élève timidement au-dessus du toit, sur cet avis: *C'est ici la Maison du Seigneur*, écrit au-dessus de la porte située au couchant; il s'aperçoit bientôt, non sans étonnement toutefois, que là est un Oratoire sacré. Mais son étonnement sera bien plus grand encore, lorsque, demandant par qui et pour quelle fin ce lieu si modeste a été affecté aux pratiques de religion, il lui sera répondu qu'un Prêtre, sans aucune fortune, mais riche d'une immense charité, réunit, tous les dimanches, et déjà depuis plusieurs années, de cinq à six cents jeunes gens dans le but de leur enseigner la pratique des vertus chrétiennes, en en faisant en même temps de vrais enfants de Dieu et d'excellents citoyens.

« Ce Prêtre distingué, plein de cette philanthropie, qui ne dérive d'aucune autre source que de la foi catholique, était profondément attristé en voyant, dans les jours consacrés au Seigneur, des centaines et des centaines de jeunes enfants, qui, abandonnés à eux-mêmes, au lieu de se rendre à l'Eglise pour y recevoir des leçons de sainteté, se répandaient sur les places, sur les cours, dans les campagnes qui environnent la ville, passant toute la journée dans des divertissements dangereux, et retournaient ensuite chez-eux plus dissipés, plus irréguliers et moins dociles. La vue de tant de petits garçons, qui, par la coupable négligence des parents et des maîtres, croissaient dans la plus crasse ignorance de ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, exposés à tous les dangers de corruption, qui naissent de l'oisiveté, de la fréquentation des mauvaises compagnies et des mauvais exemples, le saisit si vivement au cœur, qu'il résolut d'y apporter un remède, celui qu'il croirait être le meilleur. Que fit donc ce nouveau disciple de Philippe de Néri? Prenant conseil de son zèle, armé d'une patience à toute épreuve, pourvu de toute la douceur et de toute l'humilité qu'il savait lui être absolument nécessaires pour la bonne réussite de son entreprise, il s'en allait, le dimanche, dans les environs de Turin, et lorsqu'il lui arrivait de rencontrer quelques groupes de jeunes gens occupés à jouer, il s'en approchait, les priant de lui permettre de prendre part à leurs jeux; ensuite, après avoir

fraternisé quelque peu avec eux, il les invitait à continuer leurs divertissements dans un autre lieu, qu'il connaissait, bien mieux adapté que celui où ils se trouvaient. On peut facilement s'imaginer les nombreuses plaisanteries avec lesquelles on dut souvent recevoir son invitation, et les refus qu'il dut essayer plus d'une fois; mais sa constance et sa douceur triomphèrent peu à peu de cette résistance, et d'une manière étonnante. Les enfants les plus rebelles, les jeunes gens les plus débauchés, vaincus par tant d'humilité et de douceur, se laissèrent conduire à l'humble demeure que je vous ai décrite, dont une partie avait été convertie en chapelle modeste, mais pieuse. C'est là que ces jeunes gens, arrachés au vice, passaient la journée du dimanche, alternant entre les offices de la religion, et les amusements innocents.

Les premiers jeunes gens qui y furent appelés, après avoir expérimenté les douceurs de la piété, éprouvé l'ineffable plaisir d'une âme, qui se sent, ou relevée de l'abîme, ou soulevée à la plus ferme espérance d'une récompense éternelle, devinrent autant de petits apôtres près de leurs compagnons et collègues de vice ou de dissipation; promettant à ceux-ci des divertissements près de Monsieur D. Bosco (car tel est le nom de cet estimable ecclésiastique), autrement plus agréables que ceux qui leur avaient servi précédemment de récréation, et ainsi, de bouche en bouche, la nouvelle d'un nouvel Oratoire, se repandant partout, on y vit bientôt accourir une foule de jeunes gens; et chacun peut facilement s'imaginer le profit spirituel qu'ils en retirèrent. Une ruche autour de laquelle des abeilles s'agitent en bourdonnant, pendant qu'une partie d'entr'elles est occupée, dans l'intérieur, à travailler tranquillement le miel, vous présente un image fidèle de cette enceinte sacrée, aux jours de fêtes. A chaque pas, vous rencontrez, dans les rues qui y conduisent, des groupes de jeunes gens se rendant au lieu de leur réunion, en chantant, et avec plus de plaisir qu'ils ne seraient allés à un festin. Si vous entrez ensuite dans l'établissement, vous apercevez tout un petit monde d'enfants se livrant aux jeux les plus variés. Divisés en petites brigades, les uns sautent, les autres jouent au ballon, ou aux boules, ceux-là sont sur la balançoire, et un peu plus loin d'autres font les culbutes les plus divertissantes. Entrez dans la petite chapelle; là vous en verrez un certain nombre qui apprennent leur catéchisme, ou qui se préparent à la réception des Sacraments; dans les salles voisines, on enseigne aux uns à lire et à écrire, aux autres l'arithmétique et la calligraphie, voire même la musique à ceux qui montrent des dispositions pour cet art. Plusieurs Prêtres surveillent cette foule composée d'éléments si divers, et agitée d'inclinations si disparates, employant tous leurs efforts à en diriger les pensées, les affections, les actes vers la religion, et veillant à ce que, dans les heures destinées à la prière et à l'instruction commune, tous suspendent les jeux pour se réunir dans l'Oratoire. On éprouve un plaisir vraiment indicible à voir la docilité de ces jeunes gens, autrefois si rebelles, et aujourd'hui si obéissants et si res-

pectueux envers ces ecclésiastiques ; la joie qui brille sur leur visage, la dévotion avec laquelle ils assistent aux offices divins, s'approchent de Sacrements, fréquentent les instructions religieuses que l'on fait pendant la semaine, à ceux qui en ont besoin, et qui interviennent aux exercices spirituels, qui ont lieu, chaque année, durant plusieurs jours.

« Une autre chose, non moins admirable, c'est l'affection et la tendre reconnaissance de ces enfants pour leur bienfaiteur, Monsieur D. Bosco. Jamais père ne reçut plus de caresses de ses enfants ; tous le tirent par sa soutane, tous veulent lui parler, lui baiser la main ; s'ils le voient passer en ville, ils sortent immédiatement de leurs boutiques pour aller le saluer. Sa parole a une vertu prodigieuse sur l'âme encore tendre de ces enfants, pour les instruire, les corriger, les exciter au bien, les former à la vertu, et leur faire désirer la perfection. Son humble habitation est un asile ouvert à toute heure du jour et de la nuit, pour quelque jeune homme que ce soit, qui a besoin de recourir à lui, afin d'échapper aux dangers d'un monde corrompu, se délivrer des serres du péché, avoir des conseils, obtenir un appui pour une honnête entreprise. L'Oratoire ne pouvant contenir tous les enfants qui viennent à lui, il en a ouvert un autre, depuis quelques mois, à une petite distance de *Porta Nuova*, dont il a confié la direction à plusieurs Prêtres formés à l'école de sa charité, et qui produira, nous l'espérons, des fruits non moins abondants de civilisation chrétienne. »

Ici l'éloquent écrivain, plein d'un saint enthousiasme, conclut son article par cette belle apostrophe à Dom Bosco :

« Salut, ô nouveau Philippe, salut, ô Prêtre selon le cœur de Dieu. Puisse ton exemple trouver de nombreux imitateurs dans chaque ville ! Que, de toutes parts, ils surgissent des prêtres qui marchent sur tes traces ; ouvrant aux jeunes gens de sacrées enceintes, où la piété soit une garantie de l'honnêteté de leurs divertissements ; c'est alors seulement qu'on parviendra à guérir une des plaies les plus profondes de la société et de l'Eglise, qui est la corruption des jeunes gens. »

Tel est l'éloge que le Chanoine Gastaldi prodiguait, à cette époque, à l'Oratoire de St. François de Sales. Et nous, joyeux d'enrichir ces pages d'un tel document, nous ferons observer que notre Oratoire, depuis cette époque, comme un jeune arbre, dont la tige est encore faible et les feuilles rares, a crû démesurément, étendant au loin ses branches, en Italie, en France, en Espagne, et en Amérique, produisant partout des fruits abondants de salut et de vie, admiré et béni, pendant 30 ans et plus, de l'Episcopat catholique, et surtout du Vicaire de Jésus-Christ. Remarquons encore que les dernières paroles de l'illustre écrivain furent comme une prophétie. En effet, ainsi qu'il en exprimait le vœu, l'exemple de Dom Bosco a trouvé, depuis lors, de nombreux imitateurs : de toutes parts ont surgi des Prêtres, qui marchent sur ses traces ; de nombreux Coopérateurs, enrolés sous sa bannière, se sont associés à lui, et soit dans les écoles ou dans les

collèges, soit dans les laboratoires ou dans les sacrées enceintes où la piété est une garantie de l'honnêteté des divertissements, s'efforcent aujourd'hui de guérir les plaies de la société, et de consoler l'Eglise, en instruisant et en formant à la vertu la jeunesse de toutes les villes et de tous les pays. En voyant ses prévisions si bien réalisées et ses vœux exaucés, le Chanoine Gastaldi, aujourd'hui Archevêque de Turin, devra très-certainement tressaillir de joie, et sentir un vif désir de prêter l'appui de son autorité à une œuvre qui, bien qu'à son début, le remplissait d'admiration (1).

Mais si les éloges accordés à notre institut étaient un puissant encouragement pour celui qui prenait un si grand soin de nous, le vif intérêt que commencèrent à nous démontrer les plus recommandables personnages, la fleur de la noblesse, ne furent pas une moins grande compensation à ses immenses fatigues.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la visite des trois illustres Sénateurs dont nos lecteurs ont fait la connaissance, lorsqu'au commencement de mars 1850, on apprit que la haute Assemblée avait bien voulu s'occuper de nous. En effet, le premier de ce mois, les Sénateurs, sous la présidence du Marquis Alfieri, mirent en discussion deux pétitions presque analogues, qui leur avaient été annoncées dès le onze janvier de la même année. L'une portant le N° 47 était ainsi conçue : « Bruno Joseph-Charles, professeur, propose qu'on pourvoie, par une loi, à l'entretien et à l'éducation des jeunes gens oisifs et vagabonds. » — L'autre avec le N° 48 était de cette teneur : « Bosco Jean, Prêtre, fait connaître que, par ses soins, trois Oratoires ont été établis dans les environs de Turin, pour l'éducation morale et l'instruction des enfants abandonnés, et demande que le Sénat veuille bien concourir, par une délibération favorable, au maintien des dits Instituts. »

Le rapporteur était le Marquis Pallavicini Ignace, lequel, lorsque vint le tour de la première pétition, se leva, et au nom de la Commission, parla ainsi, comme nous le relevons des *Actes officiels*, dans la tournée du 1 mars 1850.

Sénateur Pallavicini. — Le professeur Joseph-Charles Bruno, médecin-chirurgien du pé-

(1) Dans le numéro 149 de l'*Armonia* de l'année 1849, nous avons trouvé une courte appréciation de notre scène théâtrale sur le système métrique-décimal, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Nous la rapportons ici, pour lui donner ensuite, dans une nouvelle édition, la place qui lui convient : « Hier (16 décembre) nous assistâmes à une représentation que donnèrent les enfants de l'Oratoire de Saint François de Sales sur le système métrique-décimal. On sait que cette œuvre a été fondée et est dirigée par l'estimable Prêtre Dom Bosco, qui consacre, à l'éducation des jeunes gens, tout son avoir et sa vie. Nous ne nous étendrons pas à faire son éloge, attendu que ses jeunes gens, par leurs sages réponses, par leurs belles manières et leur tenue édifiante, se sont chargés de le faire, et plus grand et plus véridique que nous ne saurions le faire nous-mêmes. Toutefois, nous lui adresserons nos sincères félicitations pour avoir fait terminer la représentation par un trait historique sur Pie VI et Pie IX, parfaitement écrit et déclamé par un jeune enfant avec une énergie qui lui attira les applaudissements de l'immense multitude qui y assistait. »

nitencier pour les jeunes libertins, par sa pétition contresignée n. 47, se montre justement ému du nombre toujours croissant des jeunes vagabonds, orphelins ou abandonnés de leurs parents, le plus souvent échappés de la maison paternelle, et que l'on rencontre dormant dans les rues, parcourant la cité, en vendant des allumettes, des bras de cire, ou de petites brochures; n'exerçant aucun métier, privés d'asile, ils croissent dans la faiblesse, dans l'oisiveté, qui les conduit inévitablement au vice, aux peines infamantes, s'habituant, de bonne heure, à enlever de la poche, avec la plus grande dextérité, tantôt un mouchoir, tantôt une tabatière, et d'autrefois une montre; indices trop certains des délits plus graves qu'ils commettront à mesure qu'ils avanceront en âge. Pour faire cesser un si grand désordre, l'honorable professeur voudrait qu'on enlevât ces vagabonds à cette vie d'oisiveté, et qu'ils fussent maintenus dans quelque établissement, où, en se livrant à la pratique des devoirs religieux, ils pussent apprendre un métier, qui leur permit de se procurer, à leur sortie, des ressources honnêtes et suffisantes; dans ce but, il propose l'institut agricole-forestier de la *Generala*, nouvellement réorganisée selon les principes modernes de réforme introduite dans les pénitenciers. A l'appui de sa proposition, il cite l'exemple de la Suisse, de la Belgique, de la France, et demande une loi qui favorise son projet. Votre commission ne peut moins faire que d'applaudir aux vues généreuses et philanthropiques du zélé professeur; elle est convaincue (et sa conviction sera, sans aucun doute, partagée par le Sénat tout entier), qu'on ne saurait différer plus longtemps de prendre les mesures nécessaires pour faire cesser un tel désordre, en peuplant de jeunes gens les maisons d'instruction, de manière à éloigner les adultes des prisons et des bagnes. En conséquence, elle vous propose instamment de renvoyer la dite pétition au Ministre de l'Intérieur, afin qu'il pourvoie à cet état de choses, et qu'il prenne les mesures les plus propres à faire disparaître la cause de cette grande dépravation qu'on remarque aujourd'hui dans les vagabonds.

Sénateur Giulio. — Je demande la parole.

Président. — La parole est au Sénateur Giulio.

Giulio. — Les sentiments d'humanité manifestés par le pétitionnaire, et auxquels a applaudi la Commission dont nous venons d'entendre le rapport, sont certainement partagés par chacun de nous; tous, nous faisons les mêmes vœux, pour qu'on apporte un remède aux maux, que le pétitionnaire et la Commission déplorent avec raison. Toutefois, il est permis de douter, il est même certain que les moyens proposés par le pétitionnaire, et que le Sénat approuverait, d'une certaine façon, par le renvoi de la pétition au Ministre, bien loin de déraciner le mal qu'on déplore, ne feraient au contraire que l'aggraver, et donner lieu à d'autres maux plus grands encore.

Avant d'approuver le renvoi proposé, le Sénat voudra bien, dans sa sagesse, considérer s'il est possible que le Gouvernement se charge directement de l'éducation de tous ces enfants, s'il est

désirable que, le pouvant, il le fasse, et si le pouvant, l'encouragement qu'on donnerait par là même à la négligence des parents, ne serait pas un mal plus grand que celui qu'on veut prévenir?

Je ne prolongerai pas davantage ces observations, persuadé qu'elles suffiront pour mettre le Sénat en garde contre un sentiment d'humanité, dont l'effet pourrait être bien différent de celui qu'on se propose d'atteindre.

En conséquence, le Sénateur Giulio proposait l'ordre du jour contre la pétition du professeur Bruno, c'est-à-dire qu'il proposait au Sénat de passer outre, sans la prendre en considération, ni la recommander au gouvernement du Roi.

Président. — Le Sénateur Giulio ayant proposé l'ordre du jour, je le mets aux voix parce qu'il a la précedence. Que ceux qui veulent l'ordre du jour se lèvent.

Après une épreuve et une contr'épreuve, l'ordre du jour est approuvé, et par suite, la dite pétition reste sans effet.

Le triste résultat de cette première demande, faisait craindre le même sort pour la seconde; mais la chose alla tout autrement. Voici qu'elle fut l'heureuse issue de la pétition de Dom Bosco, malgré l'opposition du Sénateur Giulio.

Sénateur Pallavicini. — La pétition, numéro 48, qui appartient à l'honorable et zélé ecclésiastique de cette ville, le Prêtre Jean Bosco, est analogue, quant à l'objet et à la fin qu'elle vise, à celle que j'ai eu l'honneur de vous présenter, il n'y a qu'un moment, bien qu'elle en diffère un peu dans les moyens à employer.

Lui aussi, désireux de procurer l'avantage des jeunes gens fourvoyés, et en même temps de la société entière, s'est appliqué, depuis quelques années, avec l'autorisation des Autorités ecclésiastique et civile, à réunir, le dimanche, et en divers lieux, des jeunes gens de 12 à 20 ans, et l'Oratoire, situé dans le faubourg Valdocco, n'en compté pas moins de 500.

Cet Oratoire devenu insuffisant par suite du nombre toujours croissant, il en a ouvert un second, il y a trois ans, aux environs de *Porta Nuova*, et un troisième dans le faubourg *Vanchiglia*; et dans ces trois endroits, par le moyen des instructions, des écoles et des récréations, on leur inculque la nécessité des bonnes mœurs, l'amour du bien, le respect aux autorités et aux lois, selon les principes de notre sainte Religion. On y trouve encore des écoles convenables où l'on enseigne les principes de la langue italienne, l'arithmétique et le système métrique, et enfin un Hospice où sont recueillis vingt ou 30 jeunes gens des plus abandonnés et des plus nécessiteux.

Cette sainte œuvre s'est maintenue, grâce aux secours que des ecclésiastiques et des laïques zélés et charitables lui ont apportés; car la ville de Turin n'a jamais été la dernière en faits d'établissements de bienfaisance et de pieuses largesses au profit du pauvre et de l'ignorant. Mais les dépenses sont allées en augmentant chaque année, et l'Exposant est accablé par les dépenses de location, qui s'élèvent à 2,400 francs; par celles que nécessitent l'entretien de l'Hospice et de la

Chapelle respective, auxquelles viennent s'ajouter celles que l'extrême misère de plusieurs enfants rend indispensables. C'est pourquoi le pieux fondateur se voit dans la nécessité de fermer un Institut si recommandable, devant trop souvent recourir aux personnes qui l'ont assisté jusqu'ici. Il prie donc le Sénat de prendre en bonne considération une œuvre si profitable, et de vouloir bien la soutenir par ses délibérations.

La Commission ne se contenta pas de l'exposition faite par le pétitionnaire, et bien qu'elle eût déjà connaissance d'une Institution si avantageuse, elle voulut encore se procurer de plus amples informations. Il résulta de cette enquête, que, outre les devoirs religieux qu'on y pratique aux jours de fêtes, au grand avantage de ces jeunes gens auxquels on donne aussi l'instruction nécessaire, les estimables fondateurs s'étaient fixé un autre but, celui de leur enseigner, outre les choses déjà mentionnées, le dessin linéaire, l'Histoire Sainte, l'Histoire du Pays, et un petit cours de législation adapté au peuple, auquel on aurait joint la gymnastique, des jeux d'adresse, la course, etc.

On pensait bien encore d'exciter l'émulation par quelque exposition d'objets d'art, d'industrie, de donner quelque académie et de distribuer des prix; mais on fut empêché de faire tout cela par le manque de moyens et par les circonstances devenues trop critiques. L'idée de cette Institution que je n'ai fait que vous indiquer, se présente d'elle-même, comme essentiellement religieuse, sociale, avantageuse, sans avoir besoin de dépenser beaucoup de paroles pour vous en convaincre. Cependant, si cette Œuvre, au lieu de prospérer, et d'atteindre le développement qu'avaient en vue ces bons amis du peuple, qui la dirigent, devait interrompre le cours de ses bienfaits, ou cesser d'exister, pour n'avoir pu trouver une main secourable qui l'aide au moins à maintenir le bien encore incomplet qu'elle a fait jusqu'ici, il en résulterait un grand dommage pour cette ville. — Votre Commission croirait se manquer à elle-même, manquer au Sénat qui l'honora d'une si grande marque de confiance, à la Société, si, dans la pleine conviction de son âme, elle ne vous proposait d'envoyer une semblable instance au Ministre de l'Intérieur, afin qu'il veuille bien venir efficacement au secours d'une Œuvre si utile et si avantageuse.

Giulio. — A mon grand regret, j'accomplis, pour la seconde fois, un devoir pénible, celui de vous empêcher d'entrer dans une voie vers laquelle nous nous sentons tous attirés par notre propre cœur, la voie de la charité légale, voie que je crois funeste, voie dans laquelle le Sénat refusera d'entrer à propos d'une pétition.

Je propose encore sur cette pétition l'ordre du jour.

Sclopis. — Les considérations exposées pour la seconde fois, par mon honorable collègue, Monsieur le Sénateur Giulio, touchent, j'en conviens à une des plus grandes questions, qui s'agitent aujourd'hui dans la Société Européenne. Ce n'est ni le lieu, ni le temps de la discuter, mais peut-être serait-ce, je ne dirai pas préjuger la ques-

tion, mais décourager ces Instituts, qui, (provenant de la bienfaisance privée) se proposent de combler une lacune immense existant dans notre Société, si le Gouvernement refusait de lui venir en aide.

Et il me semble que ce n'est point résoudre la question de charité légale, que de demander un secours, un subside partiel. Quand on traite dans d'autres pays, la grande question de la bienfaisance publique, je crois que ceux qui, avec beaucoup de raison, voulaient en exclure les principes absolus, reconnuent que, lorsqu'il y a impossibilité pour les particuliers d'accorder des secours suffisants, si le Gouvernement, sans s'engager pour des Institutions ayant une existence propre, peut, au moins temporairement, combler quelque lacune, il doit le faire.

Je vois de plus, un besoin très-grand, très-presant de pourvoir à la condition de ces enfants qui, à leur sortie de ces écoles du jeune âge, dont l'honorable promoteur siège parmi nous, se trouvent ensuite abandonnés juste au moment où les passions se réveillent et le sang entre pour ainsi dire en ébullition. Je crois qu'il est important que le Gouvernement assiste les œuvres de bienfaisance les plus adaptées aux besoins de notre époque, sans toutefois s'engager d'une manière permanente en faveur de ces Institutions.

C'est pourquoi, j'inviterai le Gouvernement à accueillir favorablement ma demande, et à prendre en conséquence des mesures telles, que les établissements dont il vient d'être question, soient en état de faire face aux exigences graves de leur situation. Donc, en déclarant que la Commission n'a pas eu (et je crois que la Commission est de mon avis) n'a pas eu, dis-je, l'intention d'entrer dans une discussion de charité légale, mais seulement de solliciter un secours comme le Gouvernement en accorde à tant d'autres établissements de bienfaisance publique, j'insisterai pour que la demande soit envoyée au Ministre de l'Intérieur.

Et je parle ici avec la plus profonde conviction, car précisément (comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire dans cette Assemblée en une autre circonstance), le Conseil Communal, ayant dû examiner la condition des ouvriers, a remarqué qu'il existe dans cette classe, un grand défaut d'assistance; et l'on peut, sans exposer le gouvernement à prendre une détermination absolue, aider au moins ces établissements pour qu'ils se maintiennent, en attendant que, par d'autres moyens, ils puissent se créer une existence durable. Le Gouvernement doit le faire; c'est un grand remède au mal présent, une grande anticipation du bien à venir.

Giulio. — Je répondrai d'abord à l'observation du Sénateur Sclopis en deux mots. Les Gouvernements sont tenus à distribuer la justice aux citoyens, mais non à distribuer des aumônes, parce que, ne disposant pas de biens propres, mais du bien des citoyens, ils ne peuvent en disposer que pour des motifs de justice. Ces considérations, que je crois incontestables, me paraissent suffisantes à démontrer qu'un gouvernement n'est nullement obligé de concourir, par des fonds ne lui

appartenant point, au maintien d'œuvres de bienfaisance, quoique recommandées par les sentiments d'humanité et de religion.

Les gouvernements n'ont pas d'autres bienfaits à distribuer que la justice à tous.

Sclopi. — Le Gouvernement doit être juste avant tout ; oui, mais le Gouvernement doit être aussi prévoyant ; le Gouvernement ne doit pas s'engager pour des établissements de charité légale, mais il doit octroyer des secours dans les circonstances extraordinaires. En ceci, l'absolu n'est pas la meilleure voie à suivre. L'exclusivisme, surtout dans les circonstances actuelles, pourrait faire désespérer du bien de beaucoup d'institutions, qui nous sont recommandées non seulement par la voix de la charité, mais encore par celle de la prévoyance politique.

Sauli. — J'ajouterai que ces institutions ne sont pas des maisons ayant simplement pour but de distribuer des aumônes, mais bien des institutions d'éducation morale et religieuse, au maintien desquelles je crois qu'un gouvernement est tenu.

Pallavicino-Mossi. — Je me permets de faire observer au Sénat que, tout récemment, il jugea opportun de donner une éducation, employant au besoin la contrainte, aux enfants livrés au vagabondage ; cette intention, il la manifesta par son vote donné au projet de loi visant ce but, et présenté à la Chambre par le Ministère lui-même. Or, à quoi tend la pétition dont vous avez entendu le rapport ? Elle tend à donner une éducation qui ne diffère en rien de celle à laquelle je viens de faire allusion. Donc, si le Gouvernement était disposé à soutenir ce genre d'éducation, il peut très-bien maintenant encore aider aux dépenses propres à atteindre cette fin, sans entrer pour cela dans la théorie de la charité légale.

Sclopi. — Le Gouvernement l'a fait dans une circonstance récente, à propos des chauffoirs, et il en a été récompensé par la reconnaissance de tous les citoyens.

Président. — Deux propositions sont faites. Une de la Commission, qui recommande la pétition au Gouvernement pour un secours ; l'autre du chevalier Sénateur Giulio, qui voudrait que le Sénat passât à l'ordre du jour. Je mettrai aux voix l'ordre du jour, comme étant celui qui a la prééminence.

Mis aux voix, l'ordre du jour est repoussé.

Président. — Je mets aux voix les conclusions de la Commission.

Celles-ci sont adoptées ; et dès lors, la demande de D. Bosco fut renvoyée du Sénat au Ministre de l'Intérieur, pour qu'il lui accordât un secours qui lui permit de continuer son œuvre régénératrice.

Cette délibération de la Haute Assemblée, fut pour nous d'une grande importance ; car, à partir de ce jour, notre Oratoire et l'Hospice qui y était annexé furent pris en grande considération par le Gouvernement lui-même, qui, de temps en temps, nous en montra et nous en montre sa satisfaction, soit en en louant le but, soit en nous envoyant des secours, soit encore en y adressant de pauvres enfants, où ils apprennent à devenir d'honnêtes citoyens, utiles à eux-mêmes, à la famille, à l'Etat.

LA PATAGONIE

et les Terres australes du Continent américain.

CHAPITRE II.

Suite.

Parmi les oiseaux dignes de mention, il faut encore citer le *Fiamingo*, qui est très-commun dans ces contrées. Cet oiseau est très-grand, et du nombre des émigrants ; il se nourrit spécialement d'insectes qu'il trouve dans l'eau trouble et bourbeuse. Il fait son nid dans les salines naturelles qui, blanches comme la neige, s'étendent dans le milieu des plaines les plus arides. Ces nids que l'on compte quelquefois par plusieurs centaines, forment comme une oasis noirâtre, qui contraste d'une façon singulière avec le brillant éclat de ces lacs de cristal.

Chaque nid est un cône haut d'un pied, coupé au sommet et concave au dessous pour recevoir les œufs. Ils sont séparés entr'eux par un intervalle d'un pied circulaire, et cette disposition est d'une régularité parfaite. Cette réunion de cônes, tous absolument semblables et égaux en hauteur, ressemble à une cité aux rues tortueuses, comme celles de nos anciennes places de guerre.

CHAPITRE III.

Découverte de la Patagonie.

Vingt-cinq ans s'étaient à peine écoulés depuis que Colomb avait découvert l'Amérique, que déjà elle était parcourue dans tous les sens. Toutefois, on ignorait encore comment se terminait ce nouveau continent, à sa partie sud. Quelques-uns croyaient que ses terres se prolongeaient jusque vers le pôle austral, d'autres soutenaient que, poussant la navigation jusqu'au 40^{me} ou au 50^{me} degré de latitude sud, on trouverait un passage pour entrer dans le Grand Océan, vers la partie opposée de l'Amérique. C'était l'opinion la plus probable ; mais plusieurs voyageurs qui le cherchèrent, n'osèrent pas dépasser le 32^{me} ou 33^{me} degré de latitude, et s'arrêtèrent à Rio de la Plata où l'on fonda Buenos-Ayres. Mais en 1517, le Portugais Magellan, persuadé que ce passage devait se trouver, alla se présenter au Cardinal Ximénès qui, en l'absence de l'Empereur Charles-Quint, gouvernait l'Espagne, s'offrant de visiter les grandes possessions Espagnoles en Orient, en passant au sud de l'Amérique. Il dut attendre deux années avant d'avoir les vaisseaux demandés ; mais en récompense de sa longue persévérance, sa demande fut enfin exaucée, et lui-même nommé capitaine général d'une escadre, composée de cinq navires. Cette petite flotte équipée, Magellan partait pour accomplir le premier voyage autour du monde ; l'embarcation eut lieu à Séville, le 10 août 1519.

Arrivé au Brésil le 27 décembre, Magellan déploya de nouveau les voiles, et côtoyant le continent dans la direction du sud, arriva à l'embouchure de la grande Rivière (Rio de la Plata), là même où peu de temps auparavant, on eut à déplorer la mort atroce de Jean de Solis, lequel

fut dévoré avec ses compagnons par les sauvages. Jamais personne jusque-là n'avait encore dépassé ce point ; mais l'intrépide portugais continua à naviguer vers le sud, se maintenant toujours près de la côte, et découvrant toujours de nouvelles terres. Les difficultés qu'il rencontra dans son entreprise, furent immenses ; difficultés occasionnées par la fureur des ouragans, ou par les diverses révoltes de ses marins, mais il tint tête à tous ces orages, et arrivé en un port qui lui parut sûr, il résolut d'y passer l'hiver, soit pour continuer plus facilement son voyage au retour du printemps, soit pour avoir une plus grande commodité de visiter les côtes et les terres voisines, et parvenir ainsi à connaître le caractère des habitants.

Le port où il débarqua prit le nom de Saint-Julien. Pendant les deux premiers mois, qu'y restèrent les Espagnols, on n'eut pas occasion de voir un seul être vivant. Mais au bout de ce temps il se présenta d'abord un sauvage qui fut bientôt suivi de plusieurs autres. Comme ils étaient vêtus et chaussés de peaux, Magellan les appela Patagons, ou patte d'ours, (on appelle pata en espagnol le pied de l'animal). Ce nom est resté à ces peuples jusqu'à nos jours, et la terre qu'ils habitent, fut appelée pour la même raison Patagonie.

Magellan et les Espagnols s'arrêtèrent, sur ces terres, environ cinq mois. Qui pourrait raconter toutes les aventures de ces hardis navigateurs ? Le vaisseau, le *Saint Jacques*, envoyé au commencement du printemps pour explorer la côte, fit naufrage au milieu des glaces et on ne le revit jamais plus ; les quatre vaisseaux qui restaient, au 21 août 1520, se dirigèrent vers le sud, sans toutefois s'éloigner de la côte. La saison se faisant froide et orageuse, Magellan conduisit l'escadre au 50^{ème} degré de latitude et s'y maintint deux mois environ, attendant une occasion plus favorable. Cette halte lui donna amplement le temps de visiter les côtes de la Patagonie, et de s'avancer même, pendant plusieurs milles, jusque dans l'intérieur, de manière à pouvoir se rendre compte du terrain, et étudier la nature du sol et des habitants.

Le 21 octobre, il fut en état de reprendre son voyage, et bientôt il eut la satisfaction de trouver le passage tant désiré, qui s'appela du nom de celui qui le découvrit : *Détroit de Magellan*. Une terrible bourrasque qui se déchaîna dans ce détroit et qui dura presque deux jours, mit en péril l'escadre toute entière, mais grâce à Dieu, la tempête apaisée, Magellan arriva à un promontoire du haut duquel il aperçut la mer de l'autre côté. Ce promontoire fut appelé Cap Désiré ; et le mercredi 28 novembre, l'escadre de Magellan entra dans cette mer, qui fut appelé plus tard Grand Océan, ou Mer Pacifique. Après y avoir navigué trois mois et vingt jours, il rencontra un nombre d'îles extraordinaire, auxquelles il donna simplement le nom d'Îles de l'Océan, et qui forme aujourd'hui la cinquième partie du monde, connue sous le nom d'Océanie.

Arrivé aux Îles Philippines, Magellan eut le malheur de prendre part aux guerres qui exis-

taient entre ces insulaires, et mourut dans une lutte, engagée le 27 avril 1521. Outre la perte de leur chef, les Espagnols eurent à regretter encore la perte de 24 des leurs et la prise d'un navire. Les survivants durent, en toute hâte, abandonner ces lieux, et arrivèrent aux Îles Moluques, le 6 novembre de la même année. Là, ils rencontrèrent les Portugais qui venaient du couchant, tandis que les Espagnols arrivaient du levant. C'est ainsi que les deux escadres européennes accomplissaient le tour du globe. Les compagnons de Magellan qui avaient survécu à tous ces désastres, après avoir repris leur route, abordèrent en Espagne, le 6 septembre 1522, après un voyage de trois ans et plus. Partis avec cinq navires, ils venaient avec un seul ; partis au nombre de 237, ils ne retournaient plus que 18, et encore affaiblis par la maladie. « Du lieu de notre départ, dit Pigafetta, l'un de ces intrépides voyageurs, jusqu'à notre retour, nous comptons d'avoir parcouru 14,460 lieues, et fait entièrement le tour du globe, en procédant toujours du levant au couchant. Nous débarquâmes, et tous, pieds nus, nous allâmes, avec un cierge à la main, visiter l'église de Notre Dame de la Victoire et celle de Sainte Marie d'Antigue, ainsi que nous avions promis de le faire, dans les moments du plus grand danger. » C'est ainsi que la Patagonie fut découverte et visitée pour la première fois. Toutefois, les relations faites par ces premiers voyageurs, manquent de précision dans leurs détails, soit parce que le temps leur a manqué pour bien observer ces terres, soit parce que la nouveauté des choses qui frappaient leurs regards, les poussait à exagérer leurs récits.

UN OFFICIER RECONNAISSANT.

J'avais connu Chabert, pendant qu'il servait sous mes ordres, dans la dernière guerre. Qu'important, d'ailleurs, les détails du temps passé ? il nous suffit de dire que Chabert, aujourd'hui capitaine, était un brave et digne soldat.

Un jour, il me raconta son histoire. Il conclut en ces termes : « Tout ce que je viens de dire peut se résumer en peu de mots : nous étions pauvres et abandonnés ; des Religieux nous ont sauvés du naufrage. Pendant que ma mère et ma sœur trouvaient dans le cloître une nouvelle famille tendre et dévouée, j'étais instruit gratuitement par des Religieux, qui me donnaient un état, m'ouvraient une carrière et me rendaient assez heureux pour soutenir ma mère et ma Sœur.

» Ce n'est pas tout. Vous souvient-il de la journée du 28 novembre 1870 ? C'était à l'armée de la Loire. Je me battais depuis le matin, lorsqu'à sept heures du soir, je fus blessé d'une balle à l'épaule et d'un éclat d'obus.

» L'obscurité ne permet pas à mes soldats de me voir tomber. La terre était détrempée par la pluie, et je demeurai longtemps dans un sillon plein d'eau. Un peu avant le jour, une vive clarté frappa mes yeux. Soulevant mes paupières, je vis

un homme, une lanterne à la main, se pencher sur mon visage. C'était un capucin, accompagné de deux enfants. « Mon frère, vous êtes blessé, dit le Religieux, je vais vous emporter avant que les Prussiens reviennent. »

» Remettant sa lanterne à l'un des enfants, le capucin me prit dans ses bras. On commençait à distinguer les objets, et je vis le sol couvert de cadavres. Les gémisséments se faisaient entendre; les imprécations se mêlaient aux prières, et il y avait, dans cette foule sanglante couchée dans la boue, comme des frémissements sinistres, l'agonie des moribonds se pressant contre les morts.

» Postés à peu de distance, les Prussiens, en voyant le capucin chargé d'un fardeau, commençaient à tirer sur nous. Au sifflement des balles, je compris que le Religieux allait être frappé. D'une voix faible, je dis: « abandonnez-moi, mon Père, et vous échapperez à une mort certaine. — Je suis envoyé de Dieu, répondit-il, et nous sommes entre ses mains. »

» Sa marche ne fut ni plus rapide, ni plus lente. Il donna seulement aux enfants l'ordre de s'éloigner en courant.

» Je demurai longtemps à l'ambulance, souvant entre la vie et la mort. Cette ambulance était tenue par quatre capucins; dans la salle des convalescents se trouvaient des Sœurs de S. Paul de Chartres. Ces Religieux et ces saintes femmes m'ont sauvé la vie. Par eux ma famille a été avertie de mon sort, par eux j'ai eu des nouvelles de ma mère et de ma sœur.

» Mon corps, comme mon âme, mon pain et mon savoir, mon enfance, mon âge mûr, l'existence de ma vieille mère et de ma jeune sœur, mon épée dont je suis fier, et mon honneur rapporté de la bataille, je dois tout aux Religieux...

» Et l'on ose aujourd'hui m'appeler pour les chasser de leurs demeures, pour les arracher de leurs autels...

Général AMBERT. »

CHÂTIMENT D'UN BLASPHEMATEUR.

Grenoble. — Un curé du diocèse, dit la *Semaine religieuse* de Grenoble, nous communique le fait suivant, arrivé dernièrement dans sa paroisse :

« Un cultivateur, homme honnête d'ailleurs, avait l'habitude de blasphémer sans cesse. Sa femme effrayée lui disait souvent : Je ne veux plus aller travailler avec toi, car, bien sûr, il nous arrivera malheur !

» Un matin, le malheureux partit seul pour les champs, conduisant un char attelé de deux vaches. Tout à coup la foudre éclate, une roue du char est brisée, les deux animaux tombent asphyxiés et il se sent lui-même frappé. Cependant il a encore le temps de dire au fond du

cœur: Mon Dieu, pardon ! j'ai bien mérité ce châtimement !

» Dieu eut pitié de lui, et le pauvre foudroyé revint peu à peu à la vie. Il se releva, mais ses vêtements étaient entièrement déchirés, sa chaussure mise en pièces, et il avait au bras et à la jambe droite de très-graves brûlures. Pour retourner décemment dans sa demeure, il fut obligé de se couvrir de quelques morceaux d'étoffes qui se trouvaient près de lui.

» Aujourd'hui il est hors de danger et il répète à ceux qui viennent le visiter: « Que Dieu est miséricordieux ! il a eu pitié de moi ! Je ne blasphèmerai jamais plus ! »

INDULGENCES SPÉCIALES

pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Mai.

1. S. Philippe et S. Jacques Apôtres.
6. S. Jean apôtre devant la Porte Latine.
8. Patronage de S. Joseph Epoux de Marie.
17. S. Pascal Baylon.
18. S. Félix de Cantalice.
20. S. Bernardin de Sienne.
24. Fête de Marie Auxiliatrice. Indulgence plénière pour ceux qui visitent son Sanctuaire à Turin.
26. Ascension de N. S. J. C.
28. S. Ferdinand roi de Castille.
31. S. Angèle de Mérici.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique — Gérant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1881 — Imprimerie de S. Vincent de Paul.